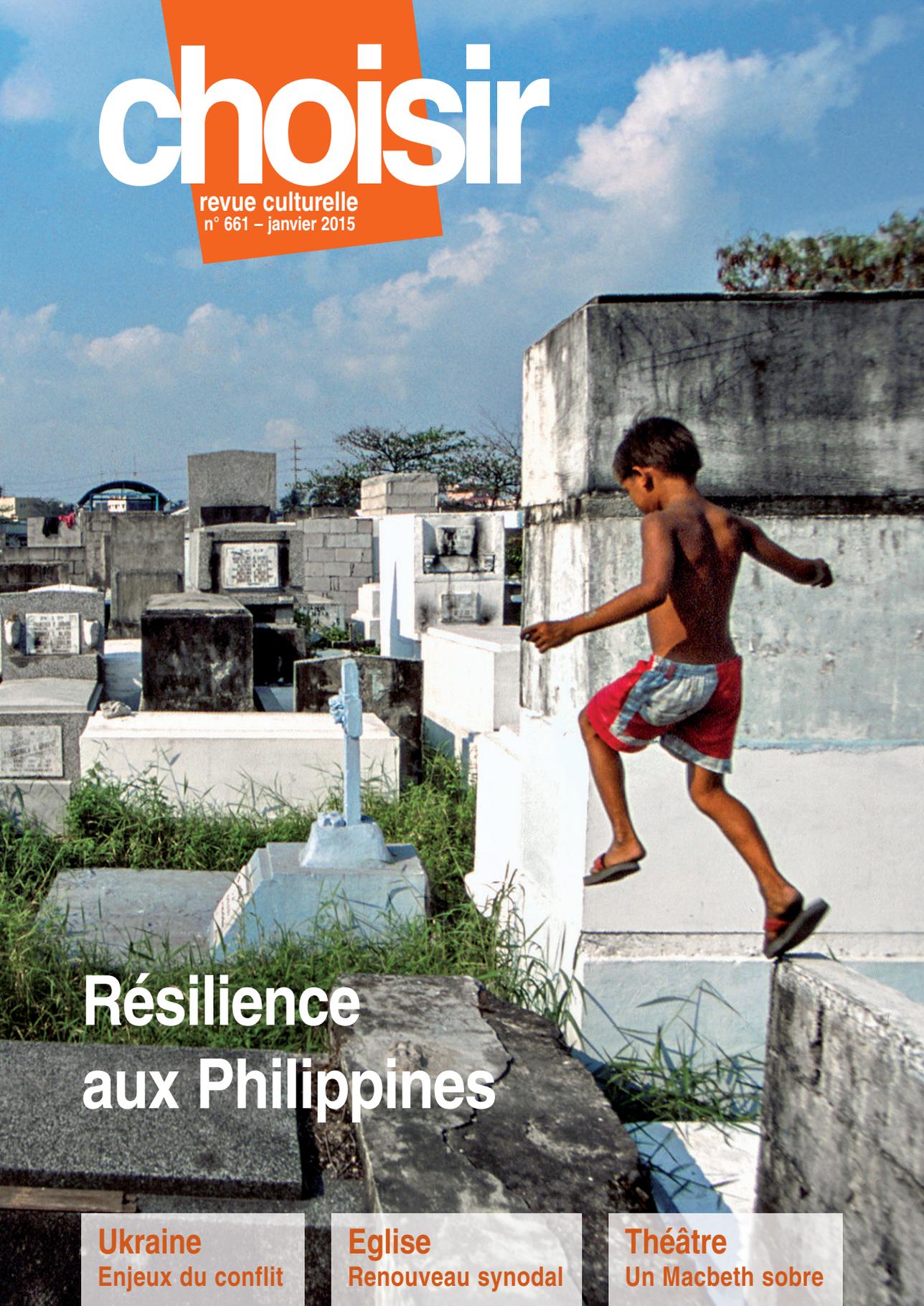


choisir

revue culturelle
n° 661 – janvier 2015



Résilience aux Philippines

Ukraine
Enjeux du conflit

Eglise
Renouveau synodal

Théâtre
Un Macbeth sobre



Ô Mère de l'Eglise

*Fais que l'Eglise vive dans la liberté
et dans la paix pour accomplir sa mission de salut,
et qu'à cette fin surgisse en elle une nouvelle maturité
de foi et d'unité intérieure.*

*Nous te prions pour que, grâce à l'Esprit saint,
la foi s'approfondisse et s'affermisse
dans tout le peuple chrétien,
pour que la communion l'emporte
sur tous les germes de division,
pour que l'espérance soit ravivée
chez ceux qui se découragent.*

*Nous te prions pour les vocations
sacerdotales et religieuses,
pour la vitalité de l'Eglise sur place
et dans l'entraide missionnaire.*

*Réconcilie ceux qui sont dans le péché,
guéris ceux qui sont dans la peine,
relève ceux qui ont perdu l'espérance et la foi.
A ceux qui luttent dans le doute,
montre la lumière du Christ.
Amen.*

Jean Paul II



choisir

n° 661 janvier 2015

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, théologien
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofo

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Laurent LARCHER / CIRIC
Manille, cimetière de Sangandaan où
vivent des enfants des rues
p. 7 : Popoli
p. 15 : Olivier Berruyer
p. 24 : Union syndicale suisse
p. 26 : Kurt Kamka/ANAK-Tnk
p. 34 : Abderrahmane Sissako
p. 36 : Gaia Baur

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La peste nationaliste <i>par Pierre Emonet</i>	
Spiritualité	8
Cuisine budgétaire <i>par Etienne Perrot</i>	
Eglise	9
Renouveau de la synodalité <i>par Antonio Spadaro</i>	
Eglises	13
Moscou - Kiev. Des Eglises aux discordes tenaces <i>par Stanislaw Opiela</i>	
Politique	17
Les enjeux d'un conflit. Géopolitique de l'Ukraine <i>par Gyula Csurgai</i>	
Politique	23
Paix du travail. La grève est-elle une menace ? <i>par Etienne Perrot</i>	
Société	25
Manille, la leçon des enfants des rues. Une inter- view de Matthieu Dauchez <i>par Céline Fossati</i>	
Société	29
Espoir sur l'île de Culion. Les jésuites auprès des lépreux <i>par Elmar zur Bonsen et Judith Behnen</i>	
Libres propos	32
Cinéma	34
A hauteur d'homme <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	36
Sobriété et poudre aux yeux <i>par Valérie Bory</i>	
Livres ouverts	38
Un Bach incarné <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	39
Indicible <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
Je suis chrétien <i>par Matthieu Mégevand</i>	

La peste nationaliste

Evoquant les atrocités commises par les « Nationaux » durant la guerre d'Espagne, Lydie Salvayre écrit dans le beau roman qui lui a mérité le Prix Goncourt 2014 : « Il me semble que je commence à savoir ce que le mot national porte en lui de malheur. »¹ Suit une liste de partis et de mouvements qui, par le passé, affublés du qualificatif « national », ont justifié un effrayant enchaînement de violences : Rassemblement national, Ligue de la nation française, Révolution nationale, Rassemblement national populaire, Parti national fasciste... L'auteure aurait pu poursuivre son chemin pour aboutir sur les champs de bataille de l'Ukraine, non sans avoir salué au passage le Front national.

Dans le Donbass (Est de l'Ukraine), deux moitiés de pays s'affrontent. Un ensemble que l'on tenait pour une nation se casse en deux. Deux nationalismes ficelés dans un même Etat regardent dans deux directions opposées et perdent de vue leur destin commun. A l'Est, les pro-russes contemplant la Russie dont ils conservent le berceau comme celui d'une patrie dont ils partagent la langue, la religion, la culture et un bon bout d'histoire. Pour les autres, l'horizon est à l'Ouest, en direction de la Pologne et au-delà, du côté de la nébuleuse européenne, fascinante comme un mirage derrière lequel se cache Big Brother.

Suffit-il de vouloir vivre ensemble pour former une nation ? Comme si la seule volonté des peuples et l'habileté des politiciens à dessiner un pays sur une carte géographique faisaient fondre tous les clivages dans une identité commune. Seule la poigne des empereurs et des dictateurs (Empire ottoman ou austro-hongrois, URSS, etc.) a pu y réussir. Pour un temps seulement, jusqu'au jour où les empires démembrés, le mur tombé, le sentiment national s'est relevé pour réclamer ses droits, dans une escalade de violences d'autant plus redoutables qu'elles se parent du caractère sacré et irrationnel de la sauvegarde de la patrie, de la culture, de la race et ... de la religion.

Après la Bosnie, la Tchétchénie, la Crimée, l'Ukraine est à la barre pour témoigner. Parce que deux Eglises marchent main dans la main avec les gouvernements, le conflit se double d'un affrontement

entre les patriarcats de Kiev et de Moscou. L'orthodoxie serait, pour ce dernier, le ciment d'un ensemble politique réunissant Ukrainiens et Russes en une seule nation. Il y a toujours grande perversion lorsque la religion tombe dans le piège nationaliste pour sacraliser la politique. Instrumentalisé, le Bon Dieu est mis au service d'une étroitesse qui enferme et exclut. Du coup, patriarches et évêques bénissent canons et armées ; portées sur les champs de bataille, les icônes confortent les soldats dans leur ardeur à se battre plus que les mourants dans leur agonie, et les lieux de pèlerinages et les sanctuaires se métamorphosent en arsenaux spirituels. Les défoulements assassins des troupes nationalistes sont élevés à la dignité d'une croisade,² et la purification ethnique prélude à l'établissement du Royaume sur terre.

En christianisme, l'amalgame entre les sentiments religieux et nationalistes ouvre une plaie dans le corps du Christ. S'il est une caractéristique du message du Christ, c'est bien son universalité : « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3,26-28). Le repli et l'exclusion au nom de la race, de l'ethnie, de la culture ou de la religion sont bannis comme une trahison de l'enseignement du Christ, mort pour tous les êtres humains. Il n'y a pas de nationalité chrétienne, mais seulement des citoyens d'une nation qui sont chrétiens.

Cette année, la semaine de prière pour l'unité rafraîchit les mémoires sur fond de conflits politico-religieux et de nationalismes exacerbés. Des hommes et des femmes qui se tournent vers un même Dieu pour l'appeler « Notre Père », qui prononcent un même Credo, qui écoutent un même Evangile et, peut-être, communient à la même table peuvent bien professer des solutions divergentes et même opposées pour l'avenir de leur nation. Mais personne n'a le droit de revendiquer de manière exclusive l'autorité de l'Eglise pour sa propre opinion politique.³

Pierre Emonet sj

1 • *Pas pleurer*, Paris, Seuil 2014, p. 94.

2 • En Espagne, les combattants nationalistes de la guerre 1936-1939 enterrés au *Valle de los Caídos* étaient considérés comme les « héros et martyrs de la Croisade ».

3 • Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, 43,3.

 ■ Info

Théologie à Bâle

La Conférence universitaire suisse a reconnu, le 27 novembre, la Haute école de théologie de Bâle en tant qu'institution universitaire, ainsi que ses diplômes de Bachelor et de Master. L'accréditation devra être renouvelée après 7 ans.

La STH Basel (www.sthbasel.ch) est de sensibilité évangélique. Selon son énoncé de mission, elle comprend la Bible comme étant la Parole de Dieu et fonctionne sur la base de la recherche et de l'enseignement théologiques. Jusqu'en 1970, elle s'appelait l'Académie théologique évangélique libre (FETA), puis a été rebaptisée STH Bâle. En 2007, l'institution a adapté son cursus d'études aux exigences des directives de Bologne. Son accréditation en tant qu'institution académique constitue un autre jalon dans son histoire. (com./réd.)

 ■ Info

N'oubliez pas le Malawi

La Commission Justice et Paix de la Conférence épiscopale du Malawi a lancé un appel aux partenaires internationaux du pays qui, suite au scandale connu sous le nom de *Cash Gate* (malversations des autorités locales concernant des fonds étrangers), ont bloqué l'envoi d'aides économiques. « N'abandonnez pas le Malawi dans une situation de si grave besoin [...] Notre gouvernement a besoin de ressources financières afin de mener à bien son agenda de développement, alors qu'il procède au nettoyage et au renforcement de son système de gestion des finances. »

La Commission souligne que la qualité des services, tels l'éducation, la santé et les fournitures hydriques, a été gravement compromise ces dernières années, aux dépens des pauvres qui ne peuvent se permettre des services privatisés. Elle conclut sur une note d'espoir, en déclarant que les citoyens ne sont plus des victimes passives de la mauvaise gouvernance, mais commencent à demander des comptes aux administrateurs sur la manière dont ils gèrent la chose publique. (fides/réd.)

 ■ Info

Victimes hier, secouristes aujourd'hui

Aux Philippines, des équipes de secours composées de bénévoles de l'archidiocèse de Palo, le plus touché par le typhon Yolanda en 2013, ont porté assistance aux nouveaux évacués de Catbalogan, dans l'île de Samar. La tempête tropicale Hagupit, qui s'est abattue sur l'île en décembre 2014, a détruit ou endommagé environ 50 000 maisons, selon un bilan provisoire, et contraint à l'évacuation plus de 1,6 million de personnes.

Un groupe de bénévoles catholiques conduit par le Père Alcris Badana a accompli un voyage de plus de quatre heures pour parvenir à la paroisse Saint-Barthélemy de Catbalogan et remettre du matériel humanitaire à plus de 1000 familles. « Cette réponse immédiate est notre manière de récompenser la bonté de ceux qui se sont engagés sans réserve pour assister les personnes évacuées à cause de Yolanda. » Outre la fourniture de tentes, de nourriture et de latrines, des sessions de formation à la prévention et la récupération de l'écosystème sont organisées. (fides/réd.)

 ■ Info

Ebola, volontaires suisses

En décembre passé, le CHUV (hôpitaux vaudois) a annoncé qu'en un peu plus d'un mois, 120 sujets ont reçu une dose de candidat-vaccin contre le virus Ebola dans le cadre de l'essai mené à Lausanne. Cette vitesse de recrutement a été rendue possible par l'implication des volontaires intéressés, de l'équipe de chercheurs et des sponsors. « Tous ont eu à cœur de contribuer à la lutte mondiale contre l'épidémie d'Ebola et ses conséquences dévastatrices dans les régions touchées », souligne le communiqué.

L'étude de Lausanne est menée dans le cadre de la subvention *Horizon 2010* octroyée par la Commission européenne. Son financement provient directement du gouvernement suisse. Les données d'innocuité et d'immunogénicité recueillies à Lausanne, ainsi qu'aux Etats-Unis, au Royaume-Uni et au Mali, devraient, selon l'OMS, fournir suffisamment d'éléments permettant de procéder dès janvier 2015 à des essais plus larges en Afrique.

Contrairement au vaccin testé au CHUV, plutôt bien toléré par les volontaires, l'essai d'un autre vaccin mené aux HUG de Genève a par contre dû être suspendu à la suite de douleurs articulaires apparues chez quatre volontaires. (com./réd.)

 ■ Info

Un jésuite à Trébizonde

En Turquie, les chrétiens vivent dans l'isolement et souvent l'inquiétude. Loin des grandes villes, leur pourcentage est infime. A Trébizonde, célèbre port

commercial de la Mer Noire, il n'y a qu'un prêtre, un jésuite français, le Père Patrice Jullien de Pommerol. Il est arrivé en Turquie en 1999, après avoir passé une quinzaine d'années au Tchad. Trébizonde, 760 000 habitants, est une plaque tournante commerciale. La société est divisée et les différentes couches sociales communiquent peu entre elles.

« Ici, comme dans le reste du pays, le discours du président Erdogan encourage l'islamisation du pays et un retour aux traditions », constate le Père de Pommerol. « Je dirais que le peuple turc cherche son chemin spirituel. Et comme il trouve dans l'islam une voie pour se nourrir, il la suit. Des jeunes hommes, mais aussi beaucoup de jeunes filles, s'engagent dans cette voie. Il ne faut surtout pas les vexer ni les brusquer dans leur croyance. »

Le prêtre jésuite reste toutefois vigilant : « Le climat est propice à des débordements, du type de l'assassinat du Père Santoro en 2006. Quelquefois les chrétiens me demandent de ne pas ouvrir ma porte à n'importe qui. Et quand on dit la messe, on ferme la porte. »

Vivre sa mission dans ce contexte n'est pas facile. « Etre jésuite à Trébizonde est un peu une anomalie. Ma communauté est à 850 km et mon évêque est à 1500 km, à Izmir. Je m'occupe de deux églises d'une même paroisse, Samsun et Trabzon, distantes de 350 km. Et je ne peux dire la messe qu'à Trabzon, parce que la loi ne me le permet pas à Samsun. » Il poursuit : « Le fait que l'Eglise ouvre ses portes le dimanche est un signe d'espérance formidable, surtout pour ces femmes géorgiennes ou d'origine arménienne qui n'ont pas d'autres lieux pour se retrouver, chanter et rendre grâce parce qu'elles sont encore en vie. »

Quant à savoir s'il y a encore un avenir pour les chrétiens dans cette région du monde ? « C'est dans la nuit que se dessine l'espérance. On vit ici comme la nuit après la mort du Christ. Il n'y a plus d'avenir. On est comme les pèlerins d'Emmaüs. Tout est bousculé. On représente 0,02 % de la population. Vous vous rendez compte de ce que c'est ? On a peur de nous, on n'est pas reconnu, on peut se faire expulser à tout moment. Oui ... mais il y a quelque chose de plus. » (Radio Vatican/réd.)

■ Info

Synode sur la famille : nouveau questionnaire

La vocation et la mission de la famille dans l'Eglise et dans le monde contemporain : c'est autour de ce thème que le pape réunira une nouvelle fois un synode, du 4 au 25 octobre 2015. Après l'assemblée d'octobre 2014 [lire à ce propos l'article d'Antonio Spadaro aux pp. 9-12], les responsables du synode publient une série de 46 questions à l'intention des Conférences épiscopales, des congrégations religieuses et de la curie romaine. Leur est demandé d'éviter « que leurs réponses puissent être fournies selon des schémas et des perspectives relatives à une pastorale appliquant purement la doctrine ».

Deux thèmes centraux se retrouvent au cœur du questionnaire : les divorcés remariés et les couples homosexuels. A plusieurs reprises, le questionnaire s'interroge sur les moyens de « faire comprendre » l'enseignement de l'Eglise sur la famille, le couple, l'indissolubilité du mariage, etc.

« Nul n'est exclu de la miséricorde de Dieu. » Le document romain relève donc que l'on peut trouver « des

valeurs humaines » en « différentes formes d'union », et demande alors comment la communauté chrétienne « aide à discerner les éléments positifs et négatifs de la vie des personnes unies civilement ». Ou encore, face aux divorces, « comment rendre plus accessibles et plus souples, éventuellement gratuites, les procédures pour la reconnaissance des cas de nullité ». Le questionnaire assure qu'un approfondissement ultérieur est nécessaire en matière de pastorale sacramentelle des divorcés remariés et demande quelles avancées sont possibles à la lumière de la « deuxième chance » proposée dans certains cas par l'Eglise orthodoxe.

Les réponses devront parvenir à Rome d'ici le 15 avril 2015. Le secrétariat général du synode des évêques rédigera alors l'*Instrumentum laboris*, le document de travail du synode d'octobre 2015. (apic/réd.)

■ Info

PAM sans le sou

En fin d'année, le Programme alimentaire mondial des Nations Unies (PAM) annonçait que, faute de moyens financiers, il était forcé de suspendre son programme d'aide alimentaire destiné aux réfugiés syriens en Jordanie, en Turquie, en Iraq, au Liban et en Egypte. Et la porte-parole du PAM à Genève, Elisabeth Byrs, de constater qu'il était de plus en plus difficile de recueillir des financements. « Pour la première fois, l'ONU fait face à cinq crises exceptionnelles majeures de niveau trois, ce qui représente la priorité la plus haute : la Syrie, la Centrafrique, le Soudan du Sud, l'Irak, et maintenant Ebola. Les bailleurs de fonds sont épuisés », explique-t-elle.

Près de 1,7 million de réfugiés syriens recevaient quotidiennement des bons d'achat de nourriture dans les magasins locaux. C'est la première fois depuis le début de la crise en 2011 que le PAM suspend cette assistance. L'organisation avait annoncé en novembre déjà qu'elle risquait d'être contrainte de prendre une telle mesure et a fait savoir qu'un arrêt de même nature pourrait affecter en janvier les personnes bénéficiant de l'aide alimentaire en Syrie. (Radio Vatican/com./réd.)

■ Info

Une toute petite Bible

La firme israélienne *Jerusalem Nano Bible* a présenté en décembre la plus petite Bible du monde. Mesurant moins de 5 millimètres, elle ne peut être lue qu'à l'aide d'un microscope. Le livre sacré est constitué de lettres mesurant 1/18 millionième de mètre, rapporte le quotidien britannique *DailyMail*. La société israélienne a gravé les 27 livres du Nouveau Testament en grec grâce à un laser d'une grande précision. Les chercheurs attendent sa validation par le livre *Guinness des records*, avant de s'attaquer à l'écriture de l'Ancien Testament. (apic/réd.)

■ Info

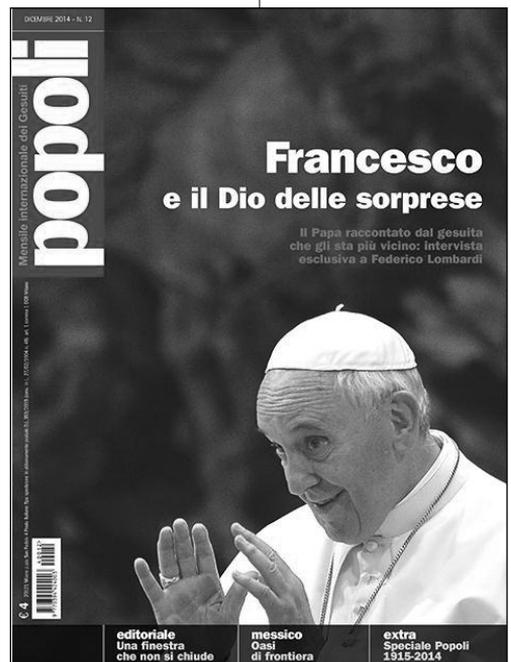
La fin de Popoli

La revue missionnaire des jésuites italiens *Popoli* a cessé de paraître avec le numéro de décembre, tant dans sa version papier qu'en ligne. Née en 1915 sous le titre *Le Missioni della Compagnia di Gesù* (Missions de la Compagnie de Jésus), elle aurait atteint cent ans en 2015. L'annonce a été faite par

son éditeur, la Fondation culturelle San Fedele, qui a déploré le nombre réduit des abonnés en regard des coûts auxquels elle devait faire face.

Durant toutes ces années, *Popoli* a défendu une ligne éditoriale de centre gauche et a privilégié les thématiques de promotion de la justice, du dialogue interculturel, œcuménique et interreligieux. Grâce à un riche réseau de contributeurs, on y trouvait régulièrement des articles fouillés d'analyse politique et sociale sur l'Afrique subsaharienne. C'est une page d'histoire qui se tourne, même si le Père Costa, président de la Fondation San Fedele, assure que « la mission de *Popoli* continue. L'engagement missionnaire se poursuit, comme la réflexion missiologique de l'après Vatican II, sur ce que veut dire annoncer *ad gentes* l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui. Une mission qui sera assurée grâce à d'autres instruments dont dispose la Compagnie de Jésus en Italie. » (sjweb/réd.)

La dernière édition de « Popoli »



Cuisine budgétaire

Ingrédients : une bonne dose de réalisme qui mesure les limites de mon budget, une imagination capable d'entrevoir les alternatives et un bon appétit pour des plats qui ont du goût.

1. Déposer mes envies dans un grand saladier : visiter tante Bertha qui végète à l'autre bout du pays dans un EMS ; offrir à mon neveu Nathban un abonnement à la revue choisir et à mon beau-frère la montre dont il rêve ; connaître Louxor ; sauvegarder une semaine « en amoureux » avec ma compagne bien-aimée ; faire le tour du Mont-Blanc avec l'ami Victor et son épouse ; consacrer quinze jours à un chantier de village en Inde, puis aller contempler le Taj Mahal ; ne plus penser à rien en me laissant mener par les G.O. du Club Med...

2. Prendre une petite cocotte à la taille de mes ressources. Une fois casées dedans les dépenses incontournables (loyer, impôts, primes d'assurances, transports, etc.), il ne reste plus grand place pour le superflu. C'est tellement vrai qu'en versant le contenu du saladier dans ma casserole, ça déborde. Le hasard laisse au fond du récipient mes rêves les plus fous, placés en derniers dans mon grand saladier (le Club Med, le Taj Mahal, le Mont-Blanc). Mes premières envies - les plus modestes - sont éjectées.

3. Je recommence l'opération en opérant un tri de manière à ce que les envies qui restent dans ma petite casserole ne soient pas le fruit du hasard, mais d'un discernement ajusté à la

taille de ma cocotte (pardon, de mon budget). Je penche spontanément en faveur de mon neveu Nathban (à qui j'ai promis un abonnement à choisir). Me plaît moins l'idée de traverser le pays à la recherche de tante Bertha. Mais pour être certain de bien faire, je mets ma motivation à l'épreuve. Peut-être mon neveu Nathban se lassera-t-il de l'excellent mensuel ? Je laisse mijoter l'idée. Si elle résiste à la cuisson, c'est bon, je me déciderai pour Nathban. Sinon je ferais cuire de la même manière l'autre option, celle de la tante Bertha qui, de son côté, peut se révéler indifférente à mes efforts.

4. Chemin faisant, un nouvel ingrédient, une option plus urgente (un appel de Caritas) se présente. Je le prends comme un test. Si je m'accroche à l'option « Nathban » comme à une idée fixe, il y a gros à parier que mon plat sera mauvais, mon discernement mal fait. En revanche, si je considère sans angoisse le nouveau mélange, si je le chauffe à feu doux pour qu'il prenne sa place et sa consistance dans la casserole, c'est que ma cuisine va bon train.

Affronter l'incertitude en faisant entrer dans l'équation de mes choix tant le coût en argent qu'en soucis, voilà ma dignité d'être humain, qui me fait comprendre que la vie, en tant que vie, reste un drame passionnant.

Etienne Perrot sj

Renouveau de la synodalité

●●● **Antonio Spadaro sj**, Rome
 Directeur de la « *Civiltà Cattolica* »¹

Le processus synodal sur la famille a pour but de réfléchir sur la réalité du couple, même dans ses aspects les plus problématiques, allant des mariages irréguliers à la polygamie et aux unions homosexuelles. Une assemblée ordinaire, faisant suite à l'extraordinaire, est programmée pour octobre 2015, sur le thème *La vocation et la mission de la famille dans l'Eglise et dans le monde contemporain*.

Selon l'avis du Saint-Père, le « processus synodal » entamé devra façonner de plus en plus la vie de l'Eglise.² « Nous devons cheminer ensemble : les laïcs, les évêques et le pape. La synodalité se vit à divers niveaux. Peut-être le temps est-il venu de changer de méthodologie au synode, parce que celle que nous avons actuellement me paraît statique. »³

Parole et écoute

Le pontife, de fait, a l'intention d'imprimer en l'Eglise une « dynamique de la synodalité ». La première condition que

pose François, pour que le processus synodal ait réellement de la valeur et de l'efficacité, consiste en une entière liberté de parole et d'expression pour tous ses acteurs. « Il faut dire tout ce que l'on sent devoir dire dans le Seigneur, sans considération humaine et sans peur. Dans le même temps, il faut écouter avec humilité et accueillir d'un cœur ouvert ce que disent les frères. C'est avec ces deux attitudes que l'on pratique la synodalité. C'est pourquoi je vous demande, s'il vous plaît, d'adopter ces deux attitudes dans le Seigneur : parler avec *parresia* (constance) et écouter avec humilité. »

Ce synode a aussi été le lieu où le pape a clairement et à maintes reprises rappelé le ministère du pontife romain : son pouvoir ordinaire « suprême, plein, immédiat et universel », a-t-il spécifié en concluant le synode, ne doit pas être compris comme celui d'un « Seigneur suprême », mais d'un « garant de la conformité de l'Eglise à la volonté de Dieu, à l'Evangile du Christ et à la Tradition de l'Eglise ». Son rôle de « garant », en ce sens, ne freine pas, mais, au contraire, débloque et rassérène la liberté de parole et d'expression mûrie de sa propre pensée.

Sans vouloir opposer la doctrine à la pastorale, qui sont « génétiquement » liées, le synode n'a pas voulu être une simple redite de la doctrine, mais sur-

Antonio Spadaro a participé au synode extraordinaire sur la famille (octobre 2014) en qualité de membre nommé par le pape. Observateur privilégié des questionnements de l'Eglise en sa qualité de directeur d'une revue jésuite italienne, il revient ici sur la liberté de parole et le dynamisme qui a caractérisé le synode, et sur la transparence avec laquelle le compte-rendu final des débats a été rédigé.

1 • Condensé d'un article paru dans la *Civiltà Cattolica*, nov. 2014, pp. 213-227.

2 • Cf. *Evangelii gaudium* (EG) n°s 32, 244, 246.

3 • **Antonio Spadaro**, « Intervista a Papa Francesco », in *Civiltà Cattolica* 2013, III, p. 466.

tout exprimer la dynamique pastorale face aux défis d'aujourd'hui. On a entendu des positions très diverses, enrichies notamment par le caractère international de l'assemblée et l'hétérogénéité des expériences pastorales. Divers modèles d'Eglise sont apparus, ainsi que des approches culturelles différentes, parfois même opposées, selon les pays ou les continents d'où sont issus les Pères. Dans ce sens, on peut affirmer qu'un climat « conciliaire » était sensible dans la salle.

Le synode a également constitué un événement de grande valeur spirituelle, où l'on a vécu des moments de consolation et d'autres de désolation. Pour le pontife, la procédure synodale a joué là son rôle : une convergence totale aurait été le fruit d'un équilibre quiétiste, modéré mais faux. Les divergences d'opinion ne sont pas des ruptures, mais souvent des fissures au travers desquelles la grâce se fraie un passage. « Unis dans la différence : il n'y a pas d'autre manière catholique de s'unir. C'est cela l'esprit catholique, l'esprit chrétien. Voilà la route de Jésus ! », a dit le pape.⁴ Le climat de la salle du synode a donc été franc et serein, engagé et attentif, et François n'a jamais paru préoccupé ou anxieux, malgré les dires de certains journalistes. Tout cela a généré un climat de grande fraternité.

Document final

Le compte-rendu final des débats (*Relatio Synodi*) se caractérise ainsi par un style très dynamique, et s'il n'est pas toujours linéaire en raison des nombreuses interventions, il est propre à exprimer tous les défis qui ont surgi dans la discussion. En le lisant, beaucoup ont l'impression que le synode a

effectivement regardé la réalité en face, l'a nommée, même sous ses aspects les plus problématiques. Qu'il a accueilli l'existence concrète des personnes, plus qu'il n'a parlé dans l'abstrait de la famille telle qu'elle devrait être.

La *Relatio* se présente comme une bonne synthèse de tout le processus. Le langage et le style sont assurément plus « composés » en regard de la version *post disceptationem*. C'est le fruit d'un équilibre des positions exprimées de manière plus vivement contrastée dans les textes précédents. Dans ce sens, c'est un texte de médiation, moins déséquilibré en ce qui concerne les défis et plus attentif à tenir ensemble tous les éléments du débat. Le ton et le style général sont davantage ceux d'un « document », comparés à la version précédente.

Le texte décrit la condition de la famille dans le contexte actuel (Partie I), puis annonce l'Évangile de la famille (Partie II). La Partie III est consacrée spécifiquement aux perspectives pastorales et aux défis qu'il s'agit d'affronter. On y retrouve l'approche pastorale envers les personnes qui se sont mariées civilement ou, avec les différences évidentes, celles qui vivent simplement ensemble (n° 25) : « Une nouvelle sensibilité de la pastorale d'aujourd'hui consiste à relever les aspects positifs présents » dans ces unions (n° 41). On a parlé de « choix pastoraux courageux » et de « nouvelles voies de la pastorale » (n° 45).

Tous les paragraphes ont obtenu la majorité des deux tiers des suffrages (c'est-à-dire un minimum de 123 voix),

4• **Pape François**, *Homélie pour la solennité des saints apôtres Pierre et Paul*, Rome, 29 juin 2013.

excepté trois, considérés par beaucoup comme des « points-clés » : ceux concernant les divorcés remariés (n° 52-53) et les personnes homosexuelles (n° 55). Mais même si ceux-ci n'ont pas obtenu la majorité des deux tiers, ils ont dépassé le chiffre de la majorité absolue. Sur la question concernant les personnes homosexuelles, le vote négatif semble résulter de la convergence de deux positions différentes : celle de ceux qui sont peu favorables à l'accueil pastoral de ces personnes, et celle des Pères qui, au contraire, estiment qu'il faut faire montre de plus d'ouverture dans la rencontre avec elles.

Une anomalie

Il en va autrement des deux autres points qui, en réalité, n'avaient pas pour thème la possibilité pour les divorcés remariés d'accéder aux sacrements, mais attestaient simplement

que l'on avait parlé de ce sujet au synode en se référant au *Catéchisme de l'Église catholique*. Le fait que sur le point 52,⁵ une majorité des deux tiers n'ait pas été atteinte est dans un certain sens une anomalie ; en effet, c'est comme si 74 Pères sur 183 avaient voulu aller jusqu'à nier l'enregistrement d'une discussion qui en fait avait eu lieu ! On en retrouve la trace dans le *Message*, approuvé à une grande majorité qualifiée (158 voix sur 174), qui offre même un indice de fondement théologique : « Le sommet qui recueille et récapitule tous ces liens de la communion avec Dieu et le prochain est l'eucharistie dominicale, lorsque, avec toute l'Église, la famille prend place à la table du Seigneur. Lui-même se donne à nous tous, pèlerins de l'histoire en route vers la rencontre ultime lorsque le "Christ sera tout en tous" (Col 3,11). Pour cela, dans la première étape de notre chemin synodal, nous avons réfléchi à l'accompagnement pastoral et à la question de l'accès aux sacrements des personnes divorcées-remariées. »

Transparence

Le pape François a assisté à toutes les étapes de la votation. Concernant la *Relatio Synodi*, il a décidé de considérer ce texte comme « un résumé fidèle et clair de tout ce qui a été dit et discuté dans cette salle et dans les cercles mineurs ». C'est pourquoi non seulement les parties qui avaient été approuvées par le quorum (comme il est prévu dans le règlement) mais le texte dans sa totalité a été immédiatement publié. Par décision du pape, on a assigné pour chaque point le nombre des Pères synodaux qui l'ont approuvé et de ceux qui l'ont rejeté. De cette manière, Fran-

5 • En voici le texte : « Les Pères synodaux ont aussi envisagé la possibilité de donner accès aux personnes divorcées et remariées aux sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. Quelques Pères ont insisté pour que l'on maintienne la discipline actuelle, en raison de la relation constitutive entre la participation à l'eucharistie et la communion avec l'Église, ainsi que de l'enseignement sur le caractère indissoluble du mariage. D'autres se sont exprimés en faveur d'un accueil non généralisé, dans certaines situations particulières et dans des conditions bien définies, surtout lorsque qu'il s'agit de cas irréversibles et impliquant des obligations morales envers des enfants qui pourraient souffrir injustement. L'accès éventuel aux sacrements devrait être précédé d'un cheminement pénitentiel, déterminé par l'évêque diocésain. La question doit encore être examinée en profondeur, en tenant compte de la distinction entre une situation objective de péché et des circonstances atténuantes, étant donné que "l'imputabilité et la responsabilité d'une action peuvent être diminuées, voire supprimées" en raison de divers "facteurs psychiques ou sociaux" » (*Catéchisme de l'Église catholique*, 1735).

çois a rendu tout le processus transparent et laissé les fidèles lire et juger les faits, même ceux qui sont les plus difficiles à interpréter.⁶

Car ce que le pape tient pour nécessaire, c'est que l'Eglise, à tous les niveaux, s'interroge non seulement sur telle ou telle question particulière, mais aussi, à la faveur de ces questions, sur le modèle ecclésiologique qu'elle incarne. Cela pour comprendre la tâche qui est la sienne dans le monde et son rapport à l'histoire.

Il ne suffit pas qu'elle soit un reflet de la lumière du Christ pour les couples - comme un phare lumineux mais statique. Il faut qu'elle soit aussi un flambeau. La lumière du Christ reflétée par l'Eglise ne doit pas devenir le privilège d'un petit nombre d'élus voguant dans les eaux sûres d'un port protégé (une *ecclesiola* plus qu'une Eglise). L'Eglise, dans le rôle d'un *flambeau*, est appelée à accompagner les processus culturels et sociaux qui touchent la famille, dans tout ce qu'ils peuvent avoir d'ambigu et de difficile, et sous leurs multiples formes.

Les tentations

Sur cette route ouverte, il existe des tentations, que le pape a mentionnées à la fin du synode.⁷ Ce sont la tentation du *raidissement hostile* à l'intérieur de la loi et de ce que nous connaissons, qui nous empêche de comprendre ce que nous avons encore à apprendre ; la tentation d'une *miséricorde trompeuse* qui bande les blessures sans d'abord les soigner ; la tentation de *transformer la pierre en pain* pour rompre un jeûne long et difficile, mais aussi celle de *transformer le pain en pierre* que l'on jette contre les pécheurs et les faibles. Il y a aussi celle de *descendre de la*

croix pour se plier à l'esprit du monde, au lieu de le purifier et de le plier à l'Esprit de Dieu. Et enfin la tentation de se considérer comme *les propriétaires et les maîtres de la foi* ou de *négliger la réalité* en utilisant une langue précieuse et un langage élevé pour dire des foules de choses, et ne rien dire !

« Nous devons accueillir les personnes dans les circonstances concrètes de leur existence, apprendre à les soutenir dans leur recherche et les encourager dans leur désir de Dieu et leur volonté de sentir qu'elles font pleinement partie de l'Eglise, même celles qui ont vécu l'échec ou se trouvent dans diverses situations. Le message chrétien porte en lui la réalité et la dynamique de la miséricorde et de la vérité, qui se trouvent en Christ. »⁸

A. Sp.

(traduction : Cl. Chimelli)

6 • Une lecture attentive permet de constater 11 votes négatifs pour une citation d'*Evangelii gaudium* qui parle de l'amour miséricordieux et salvifique de Dieu (n° 24), 27 votes contre un paragraphe sur le fait que l'amour miséricordieux de Dieu amène à la conversion (n° 28), 12 votes contre les Centres d'écoute destinés particulièrement à ceux qui ont subi injustement la séparation (n° 47).

7 • **Pape François**, *Discours de clôture de la 3^e Assemblée générale extraordinaire du synode des évêques*, 18 octobre 2014.

8 • *Relatio Synodi*, Rome 2014, n° 11.

Moscou - Kiev

Des Eglises aux discordes tenaces

●●● **Stanislaw Opiela sj**, Varsovie
 Spécialiste de la Russie, rédacteur de
 « Przegląd Powszechny »¹

L'élection, le 13 août 2014, du métropolitain Onuphre (Berezovsky) à la tête de l'Eglise orthodoxe ukrainienne, qui dépend du patriarcat de Moscou, a suscité une vive réaction de la part du patriarcat d'Ukraine de Kiev (non reconnu par l'Eglise russe). Certaines agences de presse occidentales se sont aussitôt emparées de l'événement, signalant des tensions religieuses entre Ukrainiens et Russes, tensions qui, selon elles, se superposeraient à l'intervention militaire russe en Crimée et dans les territoires de l'Ukraine orientale.

En réalité, l'aspect religieux du conflit était déjà présent à l'état latent bien avant le déclenchement des opérations militaires russes en Ukraine. A la suite de la chute de l'empire soviétique, Boris Eltsine puis Vladimir Poutine se rendirent compte que l'ortho-

doxie russe pouvait servir leurs fins idéologiques, en particulier en créant une communauté qui unirait Russes et Slaves orientaux des Etats devenus indépendants. C'est pourquoi le patriarche orthodoxe russe Cyrille I^{er} a pris parti, lors de « débats » au parlement russe (la Douma), pour une extension des pouvoirs de Vladimir Poutine, comme si celui-ci en avait besoin ; pourquoi des prêtres orthodoxes ont accompagné des soldats russes déguisés, en Crimée et dans les régions orientales de l'Ukraine ; et pourquoi le patriarcat de Moscou bénit toujours les soldats russes qui partent se battre, par exemple en Tchétchénie ou ailleurs.

C'est ainsi encore que Vsievod Tchaplina, porte-parole du patriarcat de Moscou, justifiait en février passé déjà l'intervention russe en Ukraine : « La mission des combattants russes, défendant les libertés et le droit à l'indépendance des peuples [ceux qui s'expriment en russe parmi les autres peuples d'Ukraine] ne rencontrera pas de résistance décidée qui provoquerait des combats d'une grande envergure. Le peuple russe [au sens des Slaves orientaux orthodoxes] est une nation divisée, qui a le droit de se réunir en un commun corps étatique. »²

Des propos appuyés par Vladimir Poutine qui a affirmé, par exemple, en

L'Eglise de Moscou a affirmé son soutien au gouvernement russe dans le conflit politico-militaire qui l'oppose à l'Ukraine.

Indépendamment du résultat de cet affrontement, l'engagement des orthodoxes russes reflète des tensions religieuses plus anciennes avec, d'une part, l'Eglise de Kiev et, d'autre part, les uniates.

- 1 • Stanislaw Opiela a été rédacteur en chef de la revue culturelle jésuite polonaise de 1982 à 1991, avant de devenir, de 1992 à 1998, supérieur de la Compagnie de Jésus en Russie, au moment du rétablissement officiel de celle-ci dans le pays. Il a été aussi secrétaire de la Conférence épiscopale russe de 1998 à 2000. (n.d.l.r.)
- 2 • Le patriarcat de Moscou s'est rangé du côté du gouvernement russe pour justifier pleinement l'invasion russe en Crimée et dans la partie orientale de l'Ukraine ; justification affirmée plusieurs fois et par plusieurs officiels de l'orthodoxie russe.

réponse aux sanctions imposées par l'Occident à la Fédération de Russie, que les Russes et les Ukrainiens ne constituent *pratiquement* qu'un seul peuple. Cet adjectif est significatif. Il indique qu'il suffit d'agir, d'appliquer la chose pour que les deux pays retrouvent leur unité étatique. Il renvoie à la notion d'action, d'acte (*tchine* en russe) et aux *tchinovnicks*,³ les auteurs de ces actes : si l'Etat ukrainien ne veut pas consentir librement à l'unité des peuples, la Russie devra utiliser pour ce faire les moyens adéquats ... qu'on observe depuis quelques mois.

On ne sait qu'admirer le plus ici : la sincérité ou le cynisme du président russe ? Les deux peut-être, tout dépend du destinataire de ces paroles, Russes, Ukrainiens ou Occidentaux.

Cette justification - suffisante en soi pour les Russes - de l'intervention militaire en Ukraine a d'abord été dissimulée par l'emploi d'euphémismes, avant d'être présentée de plus en plus ouvertement. *Pratiquer*, c'est utiliser les moyens adéquats d'unification forcée. Tout est devenu *pratique* d'ailleurs : les combats, comme les multiples visites en Ukraine du patriarche Cyrille et de son bras droit, le métropolite Hilarion.⁴

Le patriarcat de Moscou a, pour sa part, de réelles raisons de s'intéresser concrètement à sa partie ukrainienne. Selon ses propres statistiques, l'Eglise orthodoxe ukrainienne représenterait presque la moitié de ses fidèles déclarés. C'était d'ailleurs déjà le cas sous le régime communiste. Le patriarcat de Moscou ne voit dans la volonté du gouvernement russe « de réunir en un commun corps étatique » [pour employer l'expression de son porte-parole] les orthodoxes ukrainiens et russes, que l'application du juste « droit

à l'indépendance des peuples [orthodoxes slaves] ». La syntonie du gouvernement et du patriarcat bat son plein.

D'un schisme à l'autre

Sauf que l'Ukraine, indépendante depuis 1991, a voulu avoir son propre patriarcat autocéphale, indépendant de Moscou. Leonid Koutchma, le premier président du pays, a ainsi aidé Mgr Filaret (Denisenko), ancien candidat malheureux à la tête du patriarcat de Moscou,⁵ à mettre en place le patriarcat de Kiev, malgré l'opposition de l'Eglise russe et surtout en dépit de sa non reconnaissance canonique par les autres grandes Eglises orthodoxes du monde. Là réside la faiblesse du patriarcat de Kiev.

Ce dernier tente d'ailleurs de gagner son indépendance en dialoguant avec le patriarcat œcuménique de Constantinople - qui joue le rôle *symbolique* (surtout du point de vue de Moscou) de garant de l'unité de l'orthodoxie - et à se faire reconnaître par lui. Barthélemy, le patriarche de Constantinople, a laissé plusieurs fois entendre que c'était bien là son intention, mais il ne l'a pas encore fait.

3 • Qui a une mission ou bureaucrates. (n.d.l.r.)

4 • Mgr Hilarion a succédé à Mgr Cyrille à la présidence du Département des relations ecclésiastiques extérieures (DREE) du patriarcat de Moscou en 2009. (n.d.l.r.)

5 • Métropolite et chef de l'exarchat ukrainien de l'Eglise orthodoxe russe à l'époque soviétique, Filaret était pressenti pour succéder au patriarche de Russie Pimen. Mais ce fut finalement le métropolite Aleksei de Saint-Petersbourg qui devint, en 1990, patriarche de toutes les Russies. (Voir **Jean-Arnault Dérens**, *Ukraine : les différentes Eglises au cœur de la (re)définition identitaire*, 08.12.2004, dans les archives de Religioscope, www.religion.info). (n.d.l.r.)

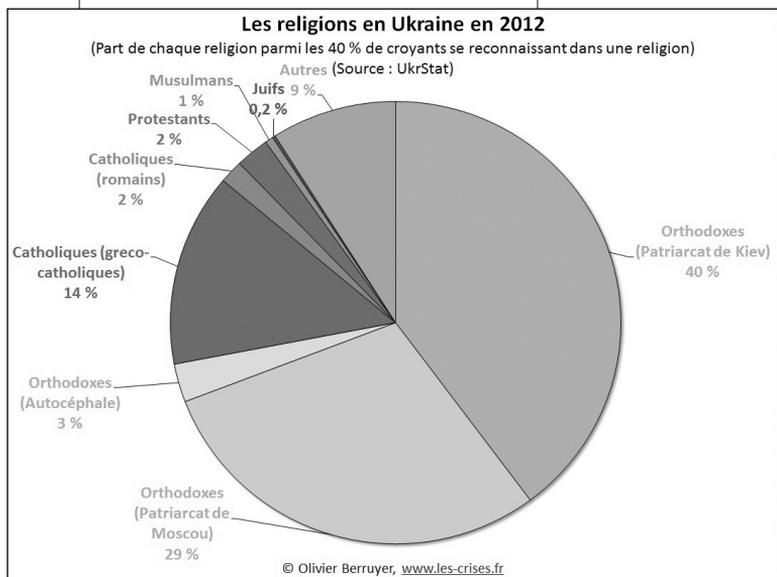
Comme on le voit, le patriarcat de Kiev a adopté lui aussi une position nationale, ce qui n'est guère surprenant puisque chaque Eglise orthodoxe se présente comme une Eglise nationale, sinon nationaliste. Même les Eglises orthodoxes qui ont un patriarcat autonome cherchent à agir en unisson avec leur gouvernement. L'évocation, par exemple, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Grèce - discutée depuis l'entrée de celle-ci dans l'Union européenne (UE) mais toujours pas légalisée - a fait dire au patriarcat de Moscou que « l'Ukraine (*sic* !) n'avait pas besoin de l'intégration européenne, car l'UE apporte le mal ». Le patriarcat de Kiev, en revanche, appuie l'intention du gouvernement ukrainien d'entrer dans l'UE.

C'est ainsi que le conflit militaire entre la Russie et l'Ukraine a gagné ouvertement et de manière quasi automatique les deux patriarcats, et a touché par ricochet les autres Eglises orthodoxes. Il n'en reste pas moins qu'on ne peut pas transposer sans autre le conflit politico-militaire sur la querelle religieuse, bien que les deux soient liés. Le patriarche de Kiev s'est nommé tout seul. Il a provoqué un vrai schisme avec le patriarcat de Moscou, même si, d'un point de vue historique, c'est le patriarcat de Moscou qui, le premier, s'est séparé du patriarcat canonique de Kiev en 1589, créant ainsi le schisme, avant d'être reconnu par le patriarcat de Constantinople.

La situation s'est donc renversée aujourd'hui. C'est au tour de Kiev de chercher à être reconnu par l'ensemble des Eglises orthodoxes, y compris par l'Eglise russe, la plus

grande Eglise orthodoxe du monde. Certes, le patriarche œcuménique pourrait le faire seul de son côté, mais il hésite, car cette reconnaissance le mettrait en conflit ouvert avec le patriarcat de Moscou. Naîtrait ainsi un nouveau schisme, incomparablement plus important que celui qui oppose actuellement l'Eglise de Kiev à celle de Moscou et au patriarcat de Constantinople.

L'affrontement entre les patriarcats de Kiev et de Moscou devrait donc persister indépendamment de l'issue du conflit politique entre les deux pays. A moins que l'Eglise de Kiev ne se soumette à celle de Moscou, en cas de victoire russe. Mais c'est très peu probable, car l'Ukraine tient de plus en plus à son indépendance étatique, et ce malgré les rebelles de Crimée et d'Ukraine orientale (où Ukrainiens et Russes s'entremêlent).



Autres divisions

Les troubles religieux entre les deux pays s'intensifient encore du fait de l'existence d'une Eglise orthodoxe ukrainienne indépendante, qui soutient le gouvernement ukrainien. Cette Eglise se veut autocéphale et détachée des patriarchats de Moscou et de Kiev, et demande à être reconnue comme telle par le patriarchat de Constantinople. Elle est cependant si faible que personne n'en tient compte.

Quant à l'Eglise catholique de rite oriental, elle reconnaît l'indépendance de l'Ukraine et jouit évidemment de la reconnaissance du Saint-Siège. Elle ne se soucie donc pas de ne pas être reconnue légalement par le patriarchat de Moscou, ni que celui-ci la présente, lors de ses pourparlers avec le Saint-Siège, comme un « problème d'uniatisme » et un obstacle majeur à des relations pleines entre catholiques romains et orthodoxes.

Son existence, même silencieuse, inquiète cependant les orthodoxes russes et attise l'affrontement entre les patriarchats de Kiev et de Moscou. Pourtant, si la Russie reconnaissait réellement l'indépendance de l'Etat ukrainien, elle ne se mêlerait pas de ses affaires intérieures. Ni ne se servirait de la question des « uniates ukrainiens » lors de ses négociations diplomatiques avec le Saint-Siège. Or elle le fait.

Plusieurs raisons expliquent son attitude. Tout d'abord, l'abolition par Staline, en 1946, de l'Union de Brest⁶ n'a pas été dénoncée par les hiérarques actuels de Moscou, qui ne reconnaissent donc pas officiellement les uniates. Ensuite, le patriarchat de Kiev n'est pas reconnu par le patriarchat de Moscou, qui garde donc ses prétentions hégémoniques sur tous les ortho-

doxes ukrainiens. C'est à ce titre que l'orthodoxie russe considère légitime de négocier avec le Vatican une déclaration de non existence de la métropole uniate d'Ukraine. Pourtant elle sait bien que le Vatican ne pourra pas la satisfaire, puisqu'il tient aux fidèles de l'Union de Brest. Ceux-ci, à ses yeux, sont bel et bien des catholiques de rite oriental, qui n'ont rien à voir avec les orthodoxes.

Les hiérarques russes demandent donc en toute connaissance de cause l'impossible au Vatican ! Cette mauvaise foi montre leur réticence à établir un dialogue œcuménique avec l'Eglise catholique romaine. La question des uniates n'est qu'un prétexte pour réfuter de manière préalable l'établissement de rapports vrais et sincères entre les deux Eglises.⁷

Au final, au vu de toutes ces indications, je ne vois qu'une solution pour éliminer les questions religieuses des conflits de politiques intérieures et extérieures de Russie : la séparation réelle entre l'Eglise et l'Etat. Pour l'instant, cette séparation n'est que verbale, comme l'est d'ailleurs la démocratie...

St. O.

-
- 6 • Accord qui scella en 1596 l'allégeance à Rome de certaines provinces orthodoxes d'Ukraine et de Biélorussie. (n.d.l.r.)
 - 7 • Dans un entretien accordé à l'agence *Ria Novosti*, le 2 décembre passé, Alexandre Volkov, porte-parole du patriarchat de Moscou, a salué les efforts œcuméniques du pape François et a estimé que l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe russe étaient des « partenaires stratégiques » pour la diffusion de valeurs chrétiennes dans le monde. Il a néanmoins répété les reproches de Moscou envers l'Eglise gréco-catholique en Ukraine qui, selon lui, soutiendrait les orthodoxes schismatiques du patriarchat de Kiev. Le patriarchat de Moscou espère que l'Eglise gréco-catholique se tienne hors du conflit politique en Ukraine, afin créer de meilleurs conditions pour un dialogue avec le Vatican. (n.d.l.r.)

Les enjeux d'un conflit

Géopolitique de l'Ukraine

●●● **Gyula Csurgai**, Genève

Directeur de l'Institut d'études géopolitiques de Genève

L'une des caractéristiques historiques de l'Europe centrale et orientale est l'imbrication géographique des différentes communautés nationales. Nations et Etats ne se superposent pas toujours, car l'appartenance ethnoculturelle ne correspond pas obligatoirement au tracé des frontières. De fréquentes modifications de frontières ont provoqué la rupture historique des espaces géopolitiques des Etats se situant entre la Russie et l'Allemagne. Ces différentes configurations de territoires influencent encore fréquemment les cartes mentales des nations, leur cohésion et leur identité nationale. Or, pour examiner une situation géopolitique, c'est-à-dire les rivalités de pouvoirs sur un territoire, il faut prendre en considération les représentations de chacune des forces en présence, de chacun des groupes sociopolitiques.¹

Le poids de l'histoire

Le processus de formation territoriale et la construction nationale de l'Ukraine

ont été caractérisés par des mutations fréquentes, résultant des rivalités géopolitiques entre la Russie et diverses puissances européennes. Ces facteurs historiques expliquent en grande partie les divisions internes de l'Ukraine actuelle et les perceptions des différents Etats limitrophes.

La principauté de Kiev, qui devient l'Etat *Rous* en 878, représente un territoire unifié s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire et à la Volga. En 988, Vladimir I^{er}, prince de Kiev, se convertit au christianisme sous l'influence de Constantinople et adopte la religion orthodoxe. Commence alors une longue période d'influence byzantine sur la culture et la politique ukrainiennes. Kiev et l'Etat *Rous* prennent de l'importance dans la construction identitaire russe et ukrainienne. Les Russes d'ailleurs considèrent cet Etat comme le véritable berceau de leur nation, tandis que pour les nationalistes ukrainiens (selon des représentations géopolitiques élaborées à partir du XIX^e siècle surtout), la nation russe est postérieure à la nation ukrainienne. L'Ukraine s'est constituée dans sa configuration territoriale actuelle au milieu du XX^e siècle. Le peuple ukrainien, partagé entre la Pologne et la

Le conflit ukrainien est souvent présenté de manière simpliste par les médias : les méchants séparatistes pro-russes, contre les bons démocrates ukrainiens. Pour mieux saisir les enjeux de la crise et ses possibles évolutions, un examen des facteurs d'influence géographiques, historiques, identitaires, démographiques, économiques et stratégiques est proposé.

1 • **Yves Lacoste** (sous la dir.), *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, Flammarion 1995, p. 1279.

Russie, puis l'Autriche, a été réuni uniquement après la Deuxième Guerre mondiale. Certaines caractéristiques géographiques ont influencé l'histoire de l'Ukraine, notamment son ouverture sur les steppes d'Asie centrale et sa position géographique dans une zone tampon à proximité de diverses puissances : la Russie, la Pologne et l'Autriche-Hongrie. L'Ukraine a connu ainsi une succession d'invasions, dont la plus destructrice et la plus durable fut celle des Mongols au XIII^e siècle.²

L'Ukraine historique incluait la rive est du Dniepr, sous souveraineté cosaque jusqu'à sa réunion avec la Russie au XVII^e siècle, et la rive ouest, région peuplée en majorité d'Ukrainiens, avec des minorités polonaise, autrichienne, roumaine et juive, sous souveraineté polonaise jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. L'Ouest a ensuite fait partie de l'Empire des Habsbourg.

En 1917, les Ukrainiens déclarent leur indépendance. La Rada centrale, le corps représentatif constitué dans la même année, définit sa souveraineté sur ces régions majoritairement peuplées par les Ukrainiens. Mais cette période d'indépendance dure peu. Une grande partie de son territoire, celui qui appartenait auparavant à la Russie, avec Kiev comme capitale, est incorporée à l'URSS en 1922, tandis que la zone qui était par le passé sous domination de l'Autriche-Hongrie se trouve dès 1921 sous souveraineté polonaise.

Staline décide alors d'éliminer par tous les moyens les différentes formes du nationalisme ukrainien : exécution ou envoi dans des camps de travail de plusieurs millions d'Ukrainiens ; destruction des édifices religieux ; collectivisation forcée des terres ; extermination, dans les années 30, de 2,5 à 5 millions d'Ukrainiens par une famine

orchestrée par Moscou (*holodomor*). Pendant la Deuxième Guerre mondiale, en 1941, les régions occidentales de l'Ukraine, berceaux du nationalisme, accueillent favorablement l'envahisseur allemand (200 000 Ukrainiens s'engagent dans la *Wehrmacht*), tandis que la partie orientale reste hostile aux Allemands et soutient l'Armée rouge.

Mais l'Ukraine soviétique agrandit son territoire grâce aux conquêtes de Staline lors de la Seconde Guerre mondiale : la Galicie-Volhynie dans le cadre du Pacte germano-soviétique de 1939, la Bukovine et la Bessarabie du Sud aux dépens de la Roumanie, et la Ruthénie subcarpathique cédée par la Tchécoslovaquie en 1945. La Crimée est transférée de la Russie à l'Ukraine en 1954.

L'Ukraine devient un Etat indépendant en 1991, avec, sous son contrôle, le territoire de l'Ukraine soviétique. Elle se retrouve ainsi constituée d'une population pro-russe à l'Est, d'une « Ukraine ukrainienne » au centre, et d'une population marquée par son appartenance à l'Autriche-Hongrie et par la culture catholique à l'Ouest.

Les atouts du pays

Par l'étendue de son territoire (577 400 km² : 603 550 km² moins la Crimée rattachée à la Russie en mars 2014) et l'importance de sa population (45 millions d'habitants), et par sa situation géographique de « zone tampon » entre la Russie, avec laquelle elle partage plus de 1500 kilomètres de frontière, et l'Union européenne, l'Ukraine représente un enjeu géopolitique ma-

2 • Olivier de Laroussilhe, *L'Ukraine*, Paris, PUF 2002, p. 5.

jeur. Outre la Russie, l'Ukraine partage ses frontières avec la Pologne, la Slovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Moldavie et la Biélorussie.

Le pays bénéficie en outre de terres fertiles, d'une excellente hydrographie et d'un climat continental tempéré, ce qui explique que son territoire ait servi de grenier à blé pendant des siècles. Presque la moitié de ses terres sont cultivées (blé et pommes de terre principalement). Or la sécurité alimentaire est un des grands enjeux géopolitiques mondiaux, dont l'importance va sans doute croître dans le futur. Quant aux ressources naturelles de l'Ukraine, son sous-sol renferme du charbon, du minerai de fer (le pays est le sixième producteur de fer au monde), de l'uranium et du manganèse. Sa production minière et industrielle est essentiellement localisée dans la partie orientale. Il faut enfin considérer ses usines d'armement dans l'Est, qui fabriquent différents éléments pour la Russie.

Côté Crimée, les enjeux géopolitiques ne manquent pas non plus. A commencer par les débouchés vers les mers chaudes qu'elle permet (70 % de la flotte russe en mer Noire est basée en Crimée). Toutefois si la flotte russe veut sortir de la mer Noire, elle doit passer par les détroits du Bosphore et des Dardanelles, contrôlés par la Turquie, un Etat membre de l'OTAN.

La Crimée dispose en outre d'une importante zone économique exclusive (ZEE) en mer Noire. D'importants gisements de gaz ont été localisés au large de la presqu'île. La perte de la Crimée est, par conséquent, significative sur le plan énergétique pour l'Ukraine.

ne. D'autant plus que celle-ci dépend étroitement de la Russie pour ses approvisionnements en gaz. La Russie a d'ailleurs utilisé sa position de fournisseur principal de gaz comme un instrument stratégique pour maintenir l'Ukraine dans sa sphère d'influence. Car l'Ukraine est aussi un important pays de transit du gaz et du pétrole russes vendus aux pays européens. Un tiers environ du gaz naturel importé par l'UE provient de Russie, et l'Europe est le plus important marché d'exportation pour le gaz russe.

La Russie favorise depuis quelques années la construction de grandes infrastructures d'énergies pour contourner l'Ukraine, comme le gazoduc *Nordstream* sous la mer Baltique, qui relie directement la Russie et l'Allemagne, et le *Southstream*, qui pourrait directement connecter en 2016 la Russie avec l'Italie et l'Autriche via la mer Noire, la Serbie et d'autres pays européens.³



3 • Le président russe a toutefois annoncé en décembre 2014 l'abandon du projet *Southstream*.

Rivalité russo-américaine

L'Ukraine représente un enjeu important dans la rivalité géopolitique entre la Russie et les Etats-Unis. La concurrence entre puissances maritimes et continentales est une constante de l'histoire.⁴ La pensée géopolitique des puissances maritimes, Etats-Unis et Angleterre,⁵ souligne que l'intérêt majeur de celles-ci est de prévenir l'émergence d'une puissance hégémonique continentale ou d'une alliance de puissances qui pourrait dominer l'Eurasie et qui, ce faisant, menacerait leur propre domination maritime.

La perspective géopolitique américaine vise donc à contenir les trois puissances potentielles de l'Eurasie : la Chine, perçue comme le plus important rival actuel des Etats-Unis, la Russie, qui resurgit graduellement sous un leadership patriotique depuis la prise de pouvoir par Poutine en 1999, et l'Europe continentale, dominée par la puissance économique de l'Allemagne.⁶

Pour Washington, le maintien et l'extension de l'OTAN sert à influencer l'évolution géostratégique de l'Europe continentale et des zones périphériques de la Russie. Elle vise également à empêcher l'émergence d'une alliance entre l'Allemagne et la Russie. Les Etats-Unis entendent exercer un contrôle sur l'évolution de l'UE, pour empêcher l'émergence d'une puissance politique et militaire européenne autonome. C'est pourquoi ils cherchent à créer une zone de libre échange avec l'Europe.⁷ En même temps, Washington veut intégrer l'Ukraine dans la zone d'influence euro-atlantique, dominée par les Etats-Unis.

Côté russe, l'élargissement de l'OTAN vers l'Est est considéré comme une politique occidentale visant à encercler

la Russie. Pour Moscou, la *zone proche étrangère* doit être composée de pays alliés ou neutres. Sa politique consiste donc à influencer par tous les moyens (politiques, économiques, stratégiques, diplomatiques et militaires) l'évolution des équilibres et des alliances dans ses régions limitrophes, perçues comme une *zone de profondeur stratégique*. La Russie désire, en effet, reconstruire une sphère d'influence dans l'espace post-soviétique, et dans cette politique l'Ukraine joue un rôle important.

C'est dans ce contexte qu'il faut saisir la question de l'intégration de l'Ukraine soit au projet d'Union eurasiatique de Moscou soit à l'UE. Dans leur rivalité géopolitique, Washington et Moscou appuient des forces politiques différentes : la Russie soutient les parties et le mouvement représentant les populations pro-russes de l'Ukraine, tandis que les Etats-Unis aident, par divers moyens, les forces pro-occidentales.

Les russophones constituent la minorité nationale la plus importante du pays (22 %) et résident principalement dans la partie est de l'Ukraine. Le Parti des régions, dont le candidat Viktor Ianoukovitch a été élu chef d'Etat en 2010 par une majorité d'Ukrainiens, a mené une politique accommodante

4 • Voir **Hervé Couteau-Bégarié et Martin Motte** (sous la dir.), *Approches de la géopolitique*, Paris, Economica 2013, 728 p.

5 • Dont les principaux théoriciens sont, côté américain, l'amiral Alfred T. Mahan (1840-1914) et le journaliste et politologue Nicolas J. Spykman (1893-1943), et, côté britannique, Halford Mackinder (1861-1947).

6 • Cf. **Zbigniew Brzezinski**, *Le grand échiquier. L'Amérique et le reste du monde*, Paris, Fayard 1997, 288 p.

7 • Des négociations, peu transparentes, ont lieu actuellement en vue d'un « Partenariat transatlantique de commerce et d'investissement ».

vis-à-vis de Moscou, tout en développant les relations avec l'UE.

Contre le Parti des régions se dresse une opposition comprenant plusieurs formations politiques, notamment le Bloc Ioulia Tymochenko, l'Alliance démocratique pour la réforme et le parti d'extrême droite Svoboda. Les USA et l'UE soutiennent cette opposition, qui a réussi à renverser le pouvoir de Viktor Ianoukovitch suite aux événements de la place Maidan.

Une majorité de médias occidentaux a présenté le changement du pouvoir à Kiev en se focalisant sur les manifestations de la place Maidan, sans tenir compte des soutiens externes sous-jacents. Les services de renseignements des différents pays occidentaux ont, en effet, activement soutenu le renversement du pouvoir, certes corrompu mais légitimement élu, en utilisant des moyens sophistiqués de la guerre psychologique, notamment la désinformation, la subversion ou les opérations sous faux drapeau.⁸ Or les nouveaux maîtres du pouvoir de Kiev ne sont pas perçus comme légitimes par la population pro-russe de l'Est de l'Ukraine, qui demande la fédéralisation du pays. N'ayant pas obtenu un statut spécial et soutenu par la Russie,

ces régions de l'Est demandent leur indépendance.

Les scénarios

Les enjeux géopolitiques de la question ukrainienne sont si complexes que plusieurs scénarios futurs peuvent être imaginés. Tout d'abord, *l'intégration de l'Ukraine dans la zone euro-atlantique*, notamment à l'OTAN et à l'UE. Cette hypothèse est peu probable car l'UE n'a pas les moyens économiques pour absorber l'Ukraine, qui d'ailleurs ne répond à aucun des critères de l'élargissement dans un avenir prévisible. Concernant son adhésion à l'OTAN, les pays membres ont déjà été divisés par le passé sur cette éventualité, qui serait un *casus belli* pour la Russie.

L'Ukraine reste un Etat indépendant, fortement décentralisé. Les régions à l'Est obtiennent un statut spécial, semblable à celui du Québec par exemple. Le pouvoir central de Kiev inclut les forces politiques représentant ces régions. La fin du conflit armé, les réformes économiques et politiques et la lutte contre la corruption amènent une stabilisation du pays. Sans adhérer à l'OTAN, l'Ukraine est associée à la fois à l'UE et au projet russe d'Union eurasiatique.

Une Ukraine « finlandisée »⁹ résultant des impasses politiques, de la corruption généralisée et de l'influence russe. La Russie utilise différents leviers pour ce faire : proximité géographique, approvisionnement énergétique, minorité russophone, menace militaire, ouverture du marché russe aux produits ukrainiens... La faible volonté ou capacité des Européens pour mobiliser des moyens économiques et financiers aptes à aider l'Ukraine à sortir de son impasse économique renforce cette hypothèse.

8 • Opérations secrètes destinées à paraître menées par d'autres entités et à tromper ainsi le public.

9 • Le concept de « finlandisation » trouve son origine dans la situation politique de la Finlande pendant la guerre froide. En 1948, ce pays conclut un traité de coopération avec l'URSS, qui lui impose la neutralité. La Finlande préserve son indépendance mais ne peut pas adhérer à l'OTAN. Elle développe des relations relativement étroites sur le plan économique avec l'URSS. On peut dire que la « finlandisation » d'un Etat indique le fait qu'un pays devienne neutre dans le but de préserver son indépendance et sa souveraineté en adoptant une politique extérieure qui ne vise pas à défier une puissance voisine.

L'Ukraine devient un pays important, dans une alliance eurasiatique entre l'Europe continentale et la Russie. Dans cette hypothèse, l'Europe devient indépendante, l'OTAN est dissoute ou réduite aux Etats-Unis et à quelques pays européens. Le projet de zone de libre-échange transatlantique ne se réalise pas. Un axe Paris-Berlin-Moscou¹⁰ se construit et un partage d'influence entre l'Allemagne et la Russie apparaît dans la région de l'Europe centrale et orientale.

La partition de l'Ukraine est une option qui n'est actuellement privilégiée ni par Moscou ni par Washington ni par Bruxelles. Cependant ce scénario ne pourrait être écarté si le pouvoir central de Kiev et les forces séparatistes de l'Est n'arrivent pas à une solution poli-

tique négociée, qui favoriserait un meilleur équilibre et une meilleure représentativité du pouvoir.

L'Ukraine devient un « Etat failli » en raison de l'incapacité de Kiev d'établir son contrôle, dans un contexte de crise économique qui ne cesse de s'aggraver. Divers acteurs non-étatiques prennent le contrôle du territoire fragmenté de l'Ukraine : oligarchie locale liée au commerce illicite, forces paramilitaires, groupes criminels, etc. La majeure partie de l'Ukraine est constituée de zones grises, représentant une menace sécuritaire pour l'Europe entière.

La situation s'achemine vers un conflit gelé, comme pour la Transnistrie en Moldavie, ou l'Abkhazie et l'Ossétie du Sud en Géorgie. Les rapports de forces militaires entre les forces séparatistes soutenues par Moscou et l'armée ukrainienne aboutissent, sans solution politique, à la création d'une ligne de démarcation acceptée par les différentes parties, résultant d'un statu quo.

Il ressort de ces divers scénarios qu'une stabilisation de l'Ukraine ne pourrait avoir lieu sans un partage de pouvoir entre la majorité ukrainienne et la minorité russophone, et sans tenir compte des intérêts géopolitiques de la Russie dans sa sphère d'influence. L'actuelle crise ukrainienne illustre aussi la fragilité géopolitique des Etats pluriethniques situés entre la Russie et l'UE, et comment les rivalités politiques entre majorités et minorités nationales peuvent être instrumentalisées par les grandes puissances à des fins géopolitiques et économiques.

G. Cs.

Offrez la collection 2014 de *choisir*



Une année de lecture en un volume, soit onze numéros, dont un double, reliés dans un classeur spécial.

Prix abonné : 50 francs
Prix non abonné : 65 francs
(frais de port non inclus)

Commandes :
☎ +41 22 827 46 75
✉ redaction@choisir.ch

10 • **Henri de Grossouvre**, *Paris-Berlin-Moscou. La voie de l'indépendance et de la paix*, Lausanne, l'Age d'Homme 2002, 176 p.

Paix du travail

La grève est-elle une menace ?

● ● ● **Etienne Perrot sj**, Genève

Economiste, professeur à l'Université catholique de Paris

La journée de grève, en novembre dernier, des Transports publics genevois (TPG) a fait resurgir cette question : de tels mouvements sociaux menacent-ils la paix du travail ? « Oui », répondent ceux pour qui l'expression « paix du travail » désigne des services sur lesquels on peut compter (la France sert ici de repoussoir), ce qui suppose la résolution des conflits sociaux par la voie du consensus. « Non », rétorquent ceux pour qui la paix du travail se réfère à une tradition suisse particulière, circonscrite dans des accords de branches économiques.

Son archétype est la convention signée en juillet 1937 par diverses fédérations syndicales, notamment celles des machines, des métaux et de l'horlogerie, touchant les salaires et les conditions de travail. L'originalité de cette convention était qu'elle envisageait la gestion des différends qui pourraient surgir dans l'application de l'accord. Les éventuels conflits d'interprétations et

de mises en œuvre devaient être résolus par voie de négociation. Etaient exclus « les mesures de combats telles la grève ou le lock-out ».

Les conventions de ce type se sont multipliées selon les différentes branches d'industrie. La paix du travail ainsi construite et balisée s'applique uniquement aux points contenus dans les accords de branche (parfois même, elle n'engage que les syndicats et non les individus). Elle n'est donc pas l'interdiction légale de la grève² ; autant dire qu'elle relève tout autant du climat social que du droit des obligations contractuelles.

Il serait prétentieux de vouloir analyser ici la stratégie des acteurs. Dans le dernier conflit en date, celui des TPG, la capacité de nuisance des uns, la résilience des autres et le jeu de l'opinion publique ont constitué un imbroglio donnant l'impression d'une partie de poker menteur où les études prospectives servent de cartes truquées. Cartes truquées, car les scénarios de prospective envisagent des modifications structurelles, par exemple la part que le contribuable sera disposé à payer - via ses représentant légaux - pour compenser la baisse des tarifs, et la part imputée aux salariés. Tout cela s'appuie autant sur des visées politiques que sur des données scientifiques.

Vasco Pedrina, ex-président d'Unia, a déclaré à l'occasion des 10 ans du syndicat : « Faire tomber le tabou de la grève a été l'un de nos objectifs. (...) Trente ans de paix sociale avaient causé la fin du militantisme. »¹ La graine des grèves a peut-être bien réussi à prendre ; Swissmetal (Reconvilier, 2006), CFF Cargo (Bellinzona, 2010), Novartis (Nyon, 2011), Merck Serono (Genève, 2012), Hôpital de La Providence (Neuchâtel, 2012-2013), Transports publics genevois (2014)... Avec cette question : la paix du travail est-elle en danger ?

1 • *Le Courrier*, 10.12.2014, p. 6. (n.d.l.r.)

2 • La Constitution fédérale de la Suisse du 18 avril 1999 indique (art. 28, al. 3 et 4) que « la grève et le lock-out sont licites quand ils se rapportent aux relations de travail et sont conformes aux obligations de préserver la paix du travail ou de recourir à une conciliation » et que « la loi peut interdire le recours à la grève à certaines catégories de personnes ». (n.d.l.r.)

Lutte des classes ?

Reste à épinglez deux questions de fond. La première relève de la vie de notre société, où l'économie, la politique et le culturel s'appuient l'un sur l'autre. La paix du travail engendret-elle la prospérité ? « Oui », répondent en chœur patrons et historiens. « Non, la causalité est inverse », disent les esprits les plus critiques de notre système économique. Pour eux, la paix du travail n'a pu se maintenir que dans un contexte économique favorable.

Force est de reconnaître que ces deux réponses sont également partielles ... et partant fallacieuses. Dans un système aussi complexe que le nôtre, il serait naïf de chercher une seule cause (la paix du travail) pour un seul effet (la croissance de la richesse).

« Le Syndicaliste »
(1935)



Ce qui renvoie à la seconde question fondamentale : les conflits sociaux relèvent-ils encore de la lutte des classes et de la dynamique sociale vers une société meilleure, comme le voudrait la vulgate marxiste ?

Certains, même dans l'univers patronal, le pensent. Ils accusent le capital financier, dont la désinvolture aurait détruit la paix du travail. D'autres rappellent un papier de Karl Marx qui remarquait qu'il n'avait pas inventé la lutte des classes ; il n'avait fait qu'en prendre acte, à la suite d'ailleurs d'historiens bourgeois (comme l'illustre Guizot).

Pour ma part, je constate que dans le cas des TPG, si lutte il y a, ce n'est plus celle des bourgeois contre les prolétaires, mais celle d'un groupe qui défend ses intérêts catégoriels. Cette défense est légitime. Elle l'est d'autant plus que le pouvoir politique ne saurait, pour sa part, s'identifier sans injustice à l'intérêt d'un groupe. Pour un vivre ensemble sans violence, il doit ajuster les libertés, les apports et les gains de chacun.

Nécessaire transparence

Savoir ce que gagnent réellement les uns et les autres, pour quel service effectif rendu à la société et dans quelles conditions de travail, voilà le prérequis du lien social. L'information honnête et ses limites mises au jour restent la base de la morale. Elles rejoignent l'intérêt de tous, tant il est vrai, comme le rappelait, en tapant du poing sur la table, Karl Marx à Weitling, que l'ignorance n'a jamais servi personne.

E. P.

Manille

La leçon des enfants des rues

●●● Une interview de **Matthieu Dauchez**, Manille,
directeur de la Fondation TNK
par **Céline Fossati**, Begnins,
journaliste à « choisir »

Depuis 16 ans, dès la création de la Fondation Tulay ng Kabataan (TNK) par le jésuite Jean-François Thomas,³ le Père Dauchez vit avec et pour les enfants des rues de la capitale philippine. Father Matiou, comme on l'appelle là-bas, a débarqué en Asie par hasard, fruit d'un pari un peu bête entre lui et deux amis séminaristes. Il avait à peine plus de vingt ans et n'avait jamais envisagé de vivre son sacerdoce à l'étranger. Mais voilà, comme il le confesse en souriant quand on lui demande ce qu'il fait là : « Posez la question au bon Dieu... » Les enfants dont il s'occupe, avec l'aide de 120 laïcs philippins, ont quitté leur famille pour des raisons souvent très graves - abus physique, sexuel, prostitution - et se retrouvent dans la

rue où ils plongent dans la drogue, la criminalité et la prostitution organisée. C'est à cette réalité que le Père Dauchez est confronté tous les jours. Ce qu'il cherche ? Extirper les enfants de cet enfer, et apaiser leurs cœurs. La Fondation est très connue à Manille, mais le Père Dauchez et son équipe doivent encore aller chercher les jeunes là où ils sont, au sein des gangs d'enfants errants, et essayer de les convaincre de quitter la rue pour reprendre le cours d'une vie « normale » en rejoignant la Fondation. Leur proposer le gîte et le couvert ne suffit pas. « S'ils comprennent qu'on fera attention à eux, qu'ils vont pouvoir aimer et être aimés, ils viennent et ils restent. » Il poursuit : « Nous devons tisser un lien individuel avec chaque enfant. Comme un père ou une mère le ferait. C'est ce dont ces enfants ont le plus besoin. »

A la veille de la venue du Saint-Père à Manille, Matthieu Dauchez revient sur la situation de ces enfants mortifiés par la misère et les espoirs que la visite papale fait naître.

Céline Fossati : *Le pape vient vers vous. Qu'en attendez-vous ?*

Père Dauchez : « Les enfants lui ont lancé un appel, il y a plusieurs mois déjà, en lui adressant lettres et dessins

Alors que le pape François s'apprêtait à se rendre aux Philippines en ce mois de janvier,¹ le Père Matthieu Dauchez faisait escale en octobre à Lausanne et à Genève pour témoigner du travail de la Fondation TNK auprès des enfants des rues de Manille. Son dernier livre² relate les expériences de vie et les enseignements de ces enfants, au pouvoir de résilience phénoménal et à la joie extraordinaire.

- 1 • Le pape François se rendra au Sri Lanka du 12 au 15 janvier 2015, puis aux Philippines du 15 au 19 janvier.
- 2 • Lire la recension du livre - *Le prodigieux mystère de la joie, à l'école des oubliés de Manille* - en p. 40 de ce numéro.
- 3 • Jésuite né en 1957, le Père Thomas est docteur en philosophie (Sorbonne). Il est envoyé en 1996 à Manille auprès des enfants de la rue. Il y crée la *TNK fondation* en 1998. Le Père Dauchez le rejoint cette même année. Commencée petitement, la fondation comportait déjà en 2008, peu avant la fin de la mission aux Philippines du Père Thomas, les trois programmes actuels : Enfants des rues, Enfants des bidonvilles et Enfants chiffonniers.

pour qu'il vienne à leur rencontre.⁴ Et ils l'attendent... Il serait extraordinaire que le Saint-Père puisse ressentir les leçons de vie incroyables qu'ils sont capables de nous transmettre, cette joie, ce pardon... Pour ma part, je rêverais que François me dise : "Allez, Père Dauchez. Emmenez-moi ! J'ai deux heures devant moi." Je l'emmènerais alors à la rencontre des familles qui vivent sur la décharge et dans les bidonvilles. Comme je l'ai fait avec le cardinal de Manille, un homme remarquable qui connaît bien la Fondation et pense qu'à priori le pape pourrait décider de rencontrer les enfants à la fin de la messe, dans un centre de la Fondation qui se trouve juste à côté de la cathédrale. »

Pourquoi serait-ce si important de l'emmener dans les rues de Manille ?

« Les familles les plus pauvres y sont et ne vont pas sortir à sa rencontre. S'il allait les voir, s'il mettait ses chaussures dans la boue, ce serait un signe magnifique, un message puissant. Il l'a

fait au Brésil. Je rêve de cela, tout en y croyant très peu. Le bidonville proche de la décharge est l'un des plus dangereux de Manille et je doute que la sécurité me laisse l'entraîner là-bas. Pourtant cette rencontre avec les plus pauvres des pauvres, dans cet enfer sur terre, pourrait le marquer de manière forte et aurait un impact incroyable sur les familles. »

Le fait que le pape prenne si fortement parti pour une Eglise tournée vers les pauvres, le ressentez-vous comme un encouragement, une bouffée d'oxygène dans votre mission ?

« Une bouffée d'oxygène, pas vraiment. Jean Paul II et Benoît XVI s'étaient déjà positionnés en faisant du service des pauvres une priorité. Mais François fait un pas de plus en tapant du poing sur la table. Il affirme : "Je veux une Eglise pauvre pour les pauvres" et martèle : "Arrêtons de parler, je veux des actes." De plus, il soutient ses propos par des gestes forts, comme quand il embrasse cet homme à la maladie de peau très impressionnante. En amour, c'est pareil. Vous ne pouvez pas vous contenter de parler d'amour. Il faut le vivre. Et c'est pour cela que j'attends le pape avec impatience. »

Le Père Dauchez à la rencontre des enfants



4 • Pour illustrer l'appel des enfants au pape, la Fondation TNK a réalisé une vidéo mettant en images les propos de François. A voir sur www.tnkfoundation.org.

Pourquoi est-ce à un prêtre de s'occuper des enfants des rues ? Qu'apporte la Fondation TNK qu'une ONG ne pourrait apporter ?

« Ma mission est une mission de compassion. La personne la plus compatissante est le Christ. Celui qui doit représenter le Christ sur terre est le prêtre. J'ai une équipe extraordinaire qui travaille à mes côtés - je suis entouré de saints, j'ai de la chance, ces gens sont complètement dévoués au service des plus pauvres - mais je vois que l'impact n'est pas le même quand c'est un prêtre qui va à la rencontre des gens dans la rue, le plus souvent de nuit. Cette mission de compassion ne peut pas être décrochée de la mission du prêtre. La Fondation peut donner tout ce dont les enfants manquent - repas, vêtements, éducation, toit - et les sortir de la misère, cela ne suffira pas. Il faut aussi leur permettre de soigner leurs blessures profondes. Permettre à Dieu de s'engouffrer dans les failles pour aller guérir les cœurs blessés.

» La dimension spirituelle n'est pas une option, elle est nécessaire. Je peux même dire qu'elle est la partie la plus importante. Sans cette dimension spirituelle et sacramentelle, on sortirait momentanément les enfants de la misère, mais on ne permettrait pas à leur cœur de s'ouvrir à cette grâce étonnante qu'est le pardon reçu et le pardon donné. Je ne peux pas envisager aujourd'hui d'œuvre aux Philippines sans un prêtre. Celles qui n'offrent pas cette dimension spirituelle perdent quelque chose d'essentiel. Parce qu'il

y a des réconciliations à mener, des liens à retisser entre les enfants et leur famille. Ces réconciliations sont des expériences extraordinaires. A l'exemple de Jérémy qui a gardé sur ses mains les traces du martyr infligé par sa propre mère, et qui a pris sur lui l'initiative de se réconcilier avec elle. Il a littéralement transformé cette femme. »⁵

Ces enfants ont la faculté incroyable de rester des enfants, en dépit de tout. Comment l'expliquer ?

Un pont pour les enfants

La Fondation *Tulay ng Kabataan Foundation* (TNK) - « Un Pont pour les Enfants » en Tagalog - s'occupe de plus d'un millier d'enfants à travers, principalement, trois programmes. Le premier s'adresse aux enfants envoyés dans la rue par leurs parents pour travailler. Ils vendent des fleurs, des cigarettes et d'autres petits objets au bord de la route. Le soir, ils rentrent chez eux. Ils ont un toit, une maison, une famille. Le second vise les enfants qui n'ont pas de toit, qui vivent dans la rue mais avec leurs parents. Ce sont, par exemple, les chiffonniers des décharges. Le troisième vise les enfants des rues qui ont quitté leur milieu familial suite à des situations dramatiques. Ils intègrent le plus souvent un gang de rue. C'est le programme le plus exigeant. Il s'adresse à quelque 300 enfants et occupe 80 % du temps et de l'énergie des membres de la Fondation. Ces enfants vivent à temps plein dans les centres, la Fondation remplaçant leur famille.

D'autres programmes s'adressent aux enfants des bidonvilles de moins de six ans, non scolarisés encore. Les enfants suivent des cours, bénéficient d'un repas de midi équilibré et d'un suivi médical.

La Fondation TNK vit exclusivement de dons d'autres fondations, d'organismes de différents pays et de particuliers.

Pour en savoir plus : www.tnkfoundation.org et www.associationanak.org/anak-en-suisse.

5 • Son histoire se retrouve dans la vidéo de la conférence du Père Dauchez à Paris (en 2013), à voir sur youtube.

« C'est assez impressionnant en effet. Quand un enfant est sorti de la rue, coupé du gang dont il a fait partie, il met deux à trois jours à récupérer. D'abord à recracher tout ce qu'il a ingurgité comme drogue, à jouer les durs pour tester son entourage, et à se reposer. Puis il redevient un enfant. Il se met à jouer aux billes, au basket, et la résilience peut opérer. Il n'y a pas d'épreuve qu'il ne soit capable de surmonter. Il a cette force d'âme qui fait que rien ne sera jamais dramatique. Il suffit qu'on lui tende la main pour qu'il se redresse et retrouve ce regard positif et beau sur ce qui peut advenir. »

D'où tirent-ils cette force ?

« Difficile de répondre. Il y a sans doute le fait que ce sont des enfants et qu'ils redonnent facilement leur confiance quand ils se retrouvent dans un cadre sécurisé. J'ai beaucoup réfléchi sur la question de la joie qu'ils manifestent. Et là, c'est le prêtre qui parle. Ces enfants vivent dans les pires conditions qui soient, leur vie est un enfer, et pourtant ils expriment une joie encore plus authentique que la mienne. Sans doute parce qu'en partageant de manière intime les souffrances du Christ, ils partagent aussi sa joie. Il y a bien sûr la dimension de l'enfant innocent qui entre en jeu, parfois même inconsciente. Mais leur joie est profonde et authentique, à l'image de celle du Christ. »

*Qu'attendent-ils de la fondation ?
Qu'elle leur redonne leur liberté d'enfant ?*

« La liberté, à l'état brut, ils l'ont dans la rue. A la Fondation, ils doivent suivre des règles, des consignes. Mais il est vrai que le cadre est différent de celui de l'esclavage de la rue lié à la drogue, à la prostitution, aux gangs... La vraie liberté est à trouver ailleurs, mais je ne

suis pas sûr qu'ils en soient conscients. Je pense que ce qu'ils cherchent est profondément lié à un besoin d'amour. Les 80 % des enfants qui viennent à la Fondation repartent à un moment donné, avant de revenir. Ceux qui ont un déclic et quittent définitivement la vie "facile", sans contraintes apparentes de la rue, sentent qu'ils vont pouvoir sortir de l'indifférence, qu'on va enfin s'occuper d'eux. »

Pour combien de temps ?

« Quand je suis parti pour la première fois à Manille, j'avais en tête de participer à un travail humanitaire classique, comme le font beaucoup d'ONGs. J'allais sortir les enfants des rues, d'autres prendraient le relais et tout irait bien. En arrivant sur place, je me suis aperçu que la dimension humanitaire avait peu d'importance. Les enfants ne quittent la rue que s'ils s'aperçoivent qu'on va les intégrer dans une vraie famille, où ils seront aimés et aimeront à leur tour. L'amour de l'instant n'existe pas. Il prend tout son sens dans la durée et au-delà des épreuves. »

Les Philippins se sentent-ils concernés par la venue du pape ?

« Les Philippines sont le seul pays catholique d'Asie. La population est à 80 % catholique. La venue de Jean Paul II à Manille avait engendré le plus grand rassemblement humain dans le monde, avec ses 4 à 6 millions de personnes. Combien seront-ils pour la venue de François ? Le pape François a un charisme similaire à celui de Jean Paul II, alors... il risque d'y avoir beaucoup de monde. »

C. F.

Espoir sur l'île de Culion

Les jésuites auprès des lépreux

●●● **Elmar zur Bonsen**, Zurich, journaliste
Judith Behnen, Nuremberg, Jesuitenmission¹

Assise dans sa chaise roulante, Miss Esther accueille son visiteur d'un sourire radieux. Elle serre la main du Père Xavier (Javy) Alpasa sj et ne cache pas la joie que lui procure sa visite. Ses mains et son visage, terriblement déformés par les cicatrices et les traces de la lèpre, provoquent de prime abord une certaine crainte. Mais une fois l'appréhension passée, la joie et la douceur de son regard ouvrent à sa beauté.

Miss Esther est arrivée sur l'île de Culion alors qu'elle était une fillette. Elle a aujourd'hui 88 ans. Sa vie, à elle seule, est un véritable livre ouvert sur toutes les vicissitudes vécues par cette petite île des Philippines.

Un paradis oublié

En 1898, à la fin de la révolution philippine contre le colonisateur espagnol, l'indépendance et l'établissement de la Première république des Philippines sont proclamées. La même année toutefois, suite au traité de Paris qui met fin à la guerre hispano-américaine, l'ancienne colonie est transférée aux Etats-Unis. Le mouvement indépendantiste tente bien de résister, mais il est sévèrement réprimé, et en 1902, les Américains prennent le contrôle de l'Etat insulaire.

A cette époque, les Philippines comptent quelque 30 000 lépreux. Afin d'endiguer la propagation de l'infection, réputée très contagieuse et incurable, les colonisateurs mettent en place une zone centrale de quarantaine sur l'île de Culion, habitée alors par quelques familles de pêcheurs. Les premiers patients arrivent par bateau en 1906. Ils sont reçus par un médecin américain, quatre religieuses françaises et un jésuite espagnol. Au cours des années qui suivent, Culion va devenir la plus grande colonie de lépreux du monde, avec 7000 pensionnaires. Personne à cette époque ne débarque

En novembre 2013, la force destructrice du typhon Haiyan dévastait l'île de Culion aux Philippines. En l'espace d'une nuit, de nombreuses familles ont perdu tous leurs moyens de subsistance. Les jésuites, qui connaissent et accompagnent depuis longtemps le destin tumultueux des habitants de l'île, leur ont apporté leur soutien.

1 • La *Mission jésuite suisse* est l'œuvre d'entraide suisse des jésuites pour l'action sociale et pastorale en Afrique, en Asie et en Amérique latine. Dans de nombreuses régions du monde, les jésuites vivent avec les pauvres, partagent leurs souffrances et les aident à construire un avenir meilleur. Et cela sans distinction d'origine, de culture, de sexe ou de religion. Les Suisses (www.jesuiten-weltweit.ch) travaillent en étroite collaboration avec l'organisation des jésuites allemands de développement et de soutien aux missions dans le monde, dont le siège se trouve à Nuremberg, en Allemagne.

sur l'île de son plein gré. Par décret, tout nouveau cas décelé aux Philippines est envoyé dans la léproserie, au besoin par la force. Arrivé sur l'île, il n'y a plus de retour possible. Des décennies durant, l'île de Culion sera considérée comme un paradis maudit, une île de morts-vivants en quelque sorte. Il faudra attendre 1964 pour que la loi imposant la quarantaine des lépreux soit abrogée. Et depuis 1998, Culion a retrouvé un statut de collectivité locale « normale ».

Grâce à la médecine moderne, un traitement de la lèpre précoce est désormais possible. Les anciens pensionnaires de Culion vivent ainsi au sein de leur famille ou, s'ils n'ont pas de parents proches, dans un hospice prévu pour eux. « Je connais personnellement chacun d'entre eux », relève le Père Xavier (Javy) Alpasa, qui a été curé de l'île pendant deux ans. « Chaque semaine, nous célébrons la messe ensemble. »

Présence jésuite

Depuis l'établissement de la léproserie, les jésuites ont pris en charge l'aumônerie et la pastorale de Culion et des îles avoisinantes. Ils y ont construit une église, une école et un collège.

Mais la Compagnie de Jésus est présente aux Philippines de plus longue date encore. Les premiers Pères arrivent en 1581, peu après que les Espagnols aient revendiqué cet archipel du Pacifique. Ce sont tout d'abord des missionnaires jésuites de la province du Mexique. Au cours des années suivantes, le nombre des membres de l'Ordre s'accroît rapidement et les jésuites fondent de nouveaux établissements, des missions, des réductions de populations indigènes, mais également des aumôneries, des églises et

des écoles. Car dans leur stratégie d'évangélisation, la formation de l'élite locale dans les écoles est tout aussi importante que l'extension des missions et des paroisses reculées.

Déclarée province jésuite en 1605, les Philippines comptent alors 108 membres. La plupart viennent d'Europe et d'Amérique latine. En 1768, la communauté est chassée des colonies, conformément à la *Sanction Pragmatique* édictée par la couronne d'Espagne un an plus tôt, cinq ans avant la suppression complète de l'Ordre par le pape Clément XIV. Puis, en 1859, la Compagnie s'établit de nouveau à Manille, où elle connaît un véritable âge d'or avec la fondation de nombreuses missions et collèges.

Aujourd'hui encore, les Philippines comptent une majorité de catholiques, une exception pour le Sud-Est asiatique. Plus précisément, quelque 82 % des Philippines sont catholiques et l'Eglise tient une place importante dans la société et la politique. Pour beaucoup, la prière ou la messe dominicale font tout simplement partie de la vie quotidienne.

Panser les blessures

La communauté de l'île de Culion compte aujourd'hui encore trois jésuites. Le Père Javy y a lancé autrefois un projet d'écotourisme ainsi qu'une petite coopérative. Lorsqu'il y retourne pour son travail, les habitants le reconnaissent et le saluent joyeusement dans la rue. La raison de sa présence est simple : en sa qualité de directeur de l'organisme d'aide sociale jésuite Simbahang Lingkod ng Bayan (SLB), il est responsable de la reconstruction et du développement de Culion. Le SLB a été fondé en 1986 dans les locaux de

l'Université Ateneo de Manille, également dirigée par les jésuites.

Le super typhon Haiyan a laissé sur Culion une large blessure. Six mois après son passage, les ruines des maisons, les anciens toits de tôle ondulée perchés sur des arbres, les palmiers abattus ou les déchets de bois provenant de jonques de pêcheurs ou de maisons sur pilotis déchiquetées témoignaient encore de la puissance de cette dévastation. Le collège Loyola a également été gravement endommagé. Le typhon a dénudé et déformé le cadre métallique du toit de la bibliothèque.

Des milliers de familles ont perdu dans le typhon tout moyen d'existence. Un jour après la catastrophe, la paroisse et l'administration locale, avec l'aide de l'équipe du SLB de Manille, assuraient déjà l'approvisionnement des victimes en vivres, en kits d'hygiène et en vêtements et couvertures. Ce fut un véritable tour de force de transporter cette aide de la capitale à Culion, puis de la distribuer sur les îles alentours depuis le village de pêcheurs. Dans ses statistiques, l'administration dénombre 5689 familles ayant reçu une première aide matérielle.

La Mission jésuite suisse soutient elle aussi, depuis le premier jour de la catastrophe, les actions de ses confrères sur place. « Nous nous sentons solidaires des Philippins, indique Toni Kurmann sj, son responsable. Car depuis des années, nous entretenons avec eux de nombreux contacts personnels. » Lui-même a étudié trois ans à Manille et connaît bien le pays. Selon le Père Kurmann, les Philippins sont très éprouvés par la multitude de catastrophes naturelles auxquelles ils sont confrontés et ils n'ont pas les capacités d'y faire face seuls de manière appropriée. C'est pour cela que l'engagement et l'initiative d'ONGs,

comme celle des jésuites, sont primordiaux pour soulager les populations locales.

Reconstruire

La phase d'aide d'urgence et de réparation provisoire est achevée. Il s'agit maintenant de reconstruire pour le long terme, avec un vrai souci de développement durable. Dans l'idée de tenir tête au prochain typhon (l'archipel en affronte une vingtaine par an) et d'offrir aux villageois une voie pour sortir de la misère.

Faut-il reconstruire les villages à un endroit moins exposé ? Comment organiser les centres d'évacuation pour tous les villages en offrant un maximum de sécurité ? Les pêcheurs peuvent-ils se réunir en coopérative afin de ne plus dépendre d'intermédiaires ? Quelles autres sources de revenus envisager pour compléter ceux de la pêche ? Quel est l'avenir du projet touristique de Culion, qui compte déjà le collège Loyola, un hôtel construit sur l'île et le petit tour-opérateur Kawil ?

Le Père Javy est optimiste. Avant de rejoindre l'Ordre, il a exercé des fonctions stratégiques dans le management. Il sait que les idées de développement de Culion ne manquent pas et que le potentiel de ses habitants est grand.

E. B. et J. B.

(traduction : G. Renouil)

Pour vos dons :

Jesuitenmission
Schweiz
Mission jésuite suisse
(Franz Xaver Stiftung)
PostFinance :
80-22076-4

IBAN :
CH48 0900
0000 8002 2076 4
mention Philippinen

Résurrection et miracles

Dans votre revue de novembre 2014 figure la « chronique » de Matthieu Mégevand intitulée Apprendre à passer. Cet article nous a beaucoup déçus. Il propose, pour la vie humaine, une vision en quatre points : « errer, mourir, pourrir et être oubliés ». Cette vision de l'existence est de mauvaise qualité ; nous regrettons qu'elle ait trouvé bonne place dans choisir qui s'annonce comme une revue de spiritualité. Nous estimons - comme Frédéric Lenoir - qu'il serait plus important de proposer comme clés de la vie humaine le mieux-être, l'épanouissement personnel et l'éveil spirituel. C'est en tout cas ce que nous souhaitons trouver dans votre revue.

Joseph et Edith Boinay
Develier

De plus en plus je m'étonne des propos tenus par Monsieur Mégevand dans sa chronique mensuelle, et je me demande si ce genre de littérature sied bien à une revue telle que choisir. Chrétiens, nous avons appris à vivre dans l'espérance de la résurrection. Paul est très clair à ce sujet. Il va sans dire que tout un chacun peut penser que nous sommes des dégénérés, mais de là à ce qu'un chroniqueur souhaite l'exprimer avec autant de clarté dans votre revue...

Je conçois et comprends votre approche pour que des cercles proches des religions restent ouverts au monde et soient également accueillants à d'autres opinions. Je suis également ouvert à ce que des discussions puissent avoir lieu en toute sérénité. Toutefois, ce qui m'inquiète dans notre société actuelle est que nous nous trouvons souvent confrontés à des extrémismes et à des radicalismes qui seraient heureux de pouvoir faire exploser la relative tranquillité que notre monde chrétien a atteinte après tant de tribulations.

Hélas ! Toutes les régions du monde ne vivent pas ce que nous vivons chez nous.

Lancer des opinions contradictoires peut certainement se faire lors de débats organisés à cet effet. Mais lorsque des articles sont publiés dans une revue telle que choisir, vous devez être conscients qu'ils peuvent tomber chez des personnes inexpertes ou en recherche, qui n'ont pas encore atteint la maturité nécessaire pour affronter ce genre de théorie. Ces personnes n'auront pas forcément une formation théologique et peuvent se laisser embarquer sur des terrains abrupts et vertigineux, qui risquent de les déstabiliser et de leur causer d'énormes difficultés. La religion intellectuelle ne s'adresse pas à tous et n'importe comment, sinon il n'y aurait que « les Sages » qui seraient sauvés. A partir du moment où vous acceptez de publier de tels articles, la moindre des choses serait qu'une personne avertie vienne, par son opinion, contrebalancer de tels propos.

Paul Zaninetti
Genève

Matthieu Mégevand s'est lancé, dans le numéro d'octobre de choisir, dans un commentaire du livre d'Emmanuel Carrère, Le Royaume, dans lequel l'auteur parle de son passage d'une foi « abêtissante » à un rationalisme athée. Il y exprime magnifiquement son souci, ô combien lucide et réaliste, de voir, dans le monde d'aujourd'hui, la foi « définitivement rangée parmi les croyances absurdes et désuètes » ; il suggère alors une voie médiane. Suit une vibrante profession de foi, épurée, foi en l'essentiel des indicibles trésors révélés par Jésus-Christ.

Je ne m'attendais donc vraiment pas à la douche glaciale que réservaient les libres propos du numéro de novembre ! Trois avis de lecteurs tirant à bout portant sur le si indispensable nouveau chroniqueur de la revue ! (...) Ils n'ont pas voulu voir dans les propos de Matthieu Mégevand son immense pré-

occupation et priorité de présenter à ses contemporains, souvent sceptiques, hostiles ou indifférents, la quintessence de la Bonne Nouvelle de Jésus, affranchie du fatras de fioritures, pas toutes dénuées d'importance sans doute, et d'ajouts aujourd'hui vétustes et de toutes façons secondaires, qui, de manière certaine, constituent une part significative des nombreux arbres cachant dramatiquement la radieuse forêt de l'indicible message. (...)

Je suis passionné par l'approfondissement des mythes fondateurs. Divers auteurs excellent à enseigner toute la densité et l'épaisseur de leur portée. Mais le choc, celui ressenti par les auditeurs du Christ, n'est-il pas né de la façon qu'avait ce jeune homme de leur parler avant tout de la vie, de leur vie, de leur Père et, subordonnée à leur accord, de l'action possible de ce Père au cœur de tout être humain, de ce Père plus intime à nous-mêmes que le plus intime de nous-mêmes ? Certes, il utilisait, heureusement, le vocabulaire, les concepts de son époque. Il évoquait les démons, par exemple. Aujourd'hui, ils sont toujours là, même mieux situés, et on les décrit dans nos ego plutôt que d'être conçus comme nous colonisant de l'extérieur.

J'entretiens une admiration et une reconnaissance immense envers Marie. Je rêve de parvenir à sa cheville en termes de foi, de détachement, d'abandon. Le Christ a-t-il toutefois consacré de longues heures à enseigner les thèmes de l'immaculée conception et de la virginité de sa maman ? Leur signification peut plaire et enrichir, mais ces sujets lui ont-ils paru être décisifs au point de devenir rigoureusement non négociables pour qui voudrait s'approcher du Royaume ? Jésus a fasciné les foules en parlant de ce Royaume à partir de la vie expérimentale des gens. Il n'empêchait probablement pas ceux qui le soubaïtaient de se plonger dans les textes sacrés, à l'écoute, entre autres, de la précieuse musique des mythes anciens.

Je peux me représenter qu'âgé, selon Internet, de trente et un ans, Matthieu

Mégevand sait, par l'intérieur, où en sont ses contemporains. (...) Il souffre probablement du si vaste désert spirituel qu'il ressent autour de lui (...) et se réfère à ce qui, pour moi en tout cas, est le seul miracle essentiel, dans toutes les significations étymologiques de cet adjectif : l'incontournable présence de ce qu'on appelle « Dieu », au plus intime de tout être humain.

Jean-Paul Bruggmann
Soral

Dans une récente interview (La Vie, oct. 2014), le grand théologien Joseph Moingt, centenaire, balaie la réalité des « apparitions du Ressuscité à ses apôtres ». Ce sont, dit-il, des « inventions ». Comment le sait-il ? « C'est invraisemblable, donc c'est une fiction. » On pourrait en dire autant de l'Incarnation, de l'eucharistie, de la Trinité et de la vie éternelle... Mais la foi de Joseph Moingt n'est pas ébranlée pour autant : « Vous avez besoin de preuves pour croire ? Moi pas ! Il faut renoncer aux preuves. »

Oui, aux preuves scientifiques ou rationnelles, on renonce volontiers. Mais aux preuves existentielles, celles de l'expérience, impossible de renoncer, sous peine de faire de la foi un pur illuminisme, désincarné, sans lien avec le témoignage apostolique ni avec le Nazaréen. Ce sont bel et bien les rencontres du Ressuscité avec ses amis qui ont convaincu les témoins de l'impensable et de l'invraisemblable : « Il est ressuscité, il est vivant ! » Marie de Magdala, d'autres femmes, les disciples d'Emmaüs, les apôtres, Thomas, Paul ont cru pour avoir vu, entendu, touché.

« Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu ! » Certes. C'est notre cas. Mais nous aurions bien tort de rejeter ou de mépriser ce qui fonde notre foi d'aujourd'hui, à savoir l'expérience des premiers témoins. « Ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons » (1 Jn 1,1-3).

Père Michel Salamolard
Sierre

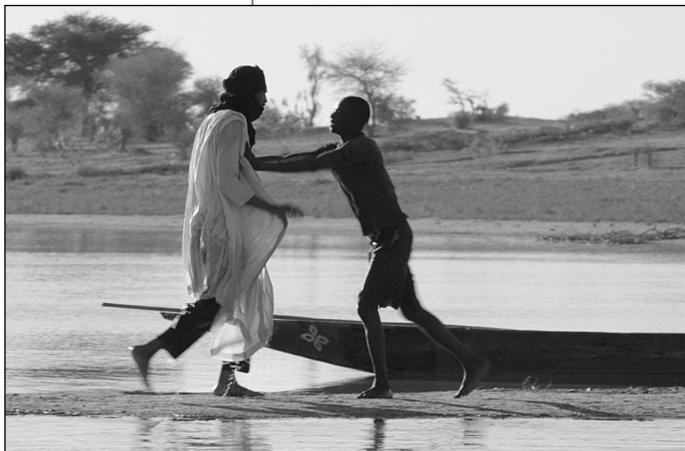
A hauteur d'homme

Timbuktu, d'Abderrahmane Sissako

En sortant du cinéma, encore ému par *Timbuktu (Le chagrin des oiseaux)*, j'entends à la radio que l'armée française au Mali a tué le chef d'un groupe djihadiste. Le film d'Abderrahmane Sissako, cinéaste mauritanien élevé au Mali et vivant à Paris, s'inspire d'événements datant d'il y a deux ans, lorsqu'une coalition de groupes salafistes terrorisait le nord du Mali.

Un jour, alors que l'actualité mondiale se focalisait sur la présentation d'un nouvel iPhone, est apparue sur Internet une vidéo où un couple malien se faisait lapider pour avoir eu des enfants sans être marié devant Dieu. De l'indignation éprouvée par le réalisateur ce jour-là est né ce film d'une grande dignité, traitant d'une actualité brûlante avec distance, talent et humanité. « Il

« *Timbuktu* »



●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

n'y a pas un seul barbu dans le film. Je ne veux pas m'engouffrer dans les clichés ni évoquer la violence de façon spectaculaire », dit Sissako, l'un des rares cinéastes d'Afrique Noire à avoir une notoriété internationale.

Timbuktu montre comment un groupe de fanatiques armés impose la *charia* aux habitants de « la perle du désert ». Dans cette ville classée par l'UNESCO au patrimoine mondial de l'humanité, les islamistes commencent par tirer sur les statues. Puis ils sillonnent les rues en édictant leurs règles ineptes par mégaphones : cigarettes, musique et ballons sont interdits, ainsi que de « rester devant les maisons à faire n'importe quoi » ; voiles, chaussettes et gants sont obligatoires pour les femmes. Les patrouilles qui pourchassent nuit et jour toute conduite déviante s'avèrent d'autant plus grotesques que Tombouctou semble un village.

Sissako filme à hauteur d'homme et fait ressortir la complexité, les contradictions et les ridicules de ces djihadistes d'origines disparates : un ex-rappeur belge balbutie sans conviction son texte pour une vidéo de propagande ; un Français fume en cachette et convoite une femme mariée ; un Libyen pontifie « tu ne peux aller contre ton destin » face à celui qu'il vient de condamner à mort. Ils parlent foot comme au bistro, écoutent l'imam local (quoique sans l'entendre), ont de petits

gestes de compassion (avant de commettre un acte cruel).

Les habitants leur résistent comme ils peuvent : une femme, condamnée à 40 coups de fouet pour avoir chanté chez elle, reprend son chant sous les coups ; des jeunes organisent des matchs de foot sans ballon ; et dans le désert environnant, un couple de Touaregs est resté alors que tous leurs voisins ont fui. Ils vivent paisiblement avec leur fille et un petit berger, jusqu'à ce que leur dignité et leur grâce se brisent, dans leur éclatante beauté, contre la barbarie.

Une toile patinée

Mr. Turner retrace les 25 dernières années de la vie du peintre britannique considéré comme un précurseur de l'impressionnisme et connu pour ses marines. Timothy Spall¹ campe un artiste sensible mais bourru, communiquant par grognements, entre l'ours mal léché et le bouledogue dyspnéique. Son pas est lourd, son souffle court, mais son esprit est affûté et son œil visionnaire.

Si vous avez été impressionné par les films rugueux de Mike Leigh,² *Mr. Turner* risque de vous décevoir : c'est le plus académique, le plus patiné, le moins fort des films du grand réalisateur anglais de 71 ans. On retrouve néanmoins son goût pour les personnages à la sensibilité à fleur de peau et comme sous pression intérieure, les marginaux à la gestuelle singulière, les présences fortes, absentes au monde ordinaire.

Turner, en compagnie, peut être vif et direct, ou dans ses pensées, mélancolique. Mais alors que le génie du romantisme est présenté comme obsédé par sa création, il n'est pratiquement pas montré au travail. On le voit affectueux avec son père, qu'il a comme assistant ; brut avec sa dévouée gouvernante, qu'il trousse à l'occasion ; fuyant avec la femme et les enfants qu'il a abandonnés ; à l'aise avec la propriétaire d'une pension en bord de mer, avec qui il finit sa vie.

C'est à travers son regard que l'on découvre l'Angleterre géorgienne de la première moitié du XIX^e siècle : un regard tantôt distancié, sur l'aristocratie ou sur l'Académie royale (dont il est membre titulaire depuis l'âge de 27 ans), tantôt triste, sur les jeunes filles en particulier... Mais on ne comprend pas ce qui embrume ce regard et ce qui meut le *peintre de la lumière* : il a 50 ans au début du film, et ses blessures passées (la mort de sa sœur, la folie de sa mère) sont à peine évoquées.

Le processus de création a quelque chose de mystérieux, et en tant que spectateur, il est toujours agréable de se rapprocher d'un peintre qu'on aime. Cependant le projet de Mike Leigh m'échappe : son film n'est ni vraiment biographique ni très personnel. L'écart entre ce qu'un peintre voit et ce qu'il produit constitue, par exemple, un espace d'investigation privilégié ; or le travail à ce niveau reste très en surface, avec des paysages platement rendus. Cela dit, dans une scène très amusante, un jeune peintre rabat le caquet de John Ruskin - le critique d'art qui portait Turner aux nues et qui est présenté ici en précieux ridicule - en lui rappelant l'abîme qui sépare l'expérience de l'artiste de celle du critique. *Indeed !* Dont acte !

P. B.

1 • Sa prestation lui a valu le Prix d'interprétation masculine à Cannes.

2 • *Naked* (1993), *Secrets and Lies* (1996), *Happy-Go-Lucky* (2007).

Sobriété et poudre aux yeux

●●● **Valérie Bory**, *Lausanne*
Journaliste

Macbeth, de Shakespeare

Coproduction
Théâtre Claque et
Théâtre des Amis.
Théâtre des Amis,
Carouge, du 6 janvier
au 1^{er} février
Théâtre de Valère,
Sion, 3 février
Théâtre du Pommier,
Neuchâtel,
les 6 et 7 février

« *Macbeth* »

L'espace restreint d'une très petite scène, une dizaine d'acteurs quand la distribution de Shakespeare en compte près du triple : c'est un pari audacieux ... et gagné. Décors de pieux de bois, pendentifs et couronnes de bois, simples tentures pour figurer une fête au palais du Roi Duncan, avec un éclairage et une bande-son subtils, ce *Macbeth* avec des moyens simples est une réussite. Le texte, dans une nouvelle traduction, est resserré à 2h de scène - la pièce originale n'est pas beaucoup plus longue - et le drame y est condensé et précis.

Lady Macbeth fouette les hésitations de son mari, seigneur et chef de guerre. Les voilà tous deux tendus vers l'ambition de devenir roi et reine, en abattant l'un après l'autre les obstacles de chair sur leur passage. Pauvres comtes, thanes et autres nobles d'épée qui n'ont pas eu le temps de fuir en exil en Angleterre pour préparer la riposte ! Pauvre

Banquo, fidèle compagnon d'armes pourtant, pauvre Lady Macduff et ses enfants, liquidés dans un bain de sang, bien dans la manière élisabéthaine : l'horreur est au bout de la lance, du poison ou de la dague.

Lady Macbeth, sensuelle et sans état d'âme, joue de sa séduction pour accroître l'ascendant sur son mari et l'inciter au meurtre du roi d'Ecosse, le bon Duncan, suivi de meurtres en chaîne dans un engrenage délirant. C'est un pouvoir tyrannique et sanguinaire qui succède à Duncan et règne sur le pays. Il attisera vite une révolte - à sa mesure - des nobles guerriers en exil, avant de tomber à son tour.

La mise en scène de Geoffrey Dyson évite le gore et reste dans la sobriété. Le jeu des acteurs, parfaits, n'en ressort que mieux. Maléfiques et funèbres, elles aussi, les sorcières qui prédisent aux chefs de clans et aux nobles embarqués dans cette guerre contre le nouveau tyran ce qui va advenir. Et dont les énigmes ne se révèlent qu'après les événements dramatiques terminés. Effrayantes, les apparitions, malgré la simplicité de moyens.

Les scènes célèbres de la folie et des hallucinations du couple « maudit » apparaissent de ce fait bien lisibles. Lady Macbeth invoque les forces des ténèbres pour ôter en elle « le lait de la tendresse humaine » (expression pro-



fonde, qui est dans le texte d'origine de Shakespeare), afin qu'elle puisse accomplir son forfait. Extraordinaire et éternelle plongée dans le surnaturel, pour exalter ensuite le remords qui brûle les criminels du roi Duncan et de sa suite !

La langue imagée et prophétique de Shakespeare demeure dans cette version resserrée, qui occulte peut-être un peu cette poésie noire, souvent à double sens, qui nomme les choses, tout en disant bien davantage encore du génie shakespearien.

L'Avare

La scène est transformée en pont arrière d'un yacht de grand luxe. En toile de fond, sur un écran géant, les vagues de la mer filmées dans leur mouvement et les nuages qui filent. Sous l'eau, deux jeunes gens (Elise et Valère) remontent à la surface et s'enlacent (sur l'écran). Puis ils sont sur la scène, dans le salon arrière du bateau et se rhabillent. Décor bluffant, dispositif technique complexe - les comédiens sont filmés en gros plan et restitués sur l'omniprésent grand écran -, mais quel est le rapport avec le texte de Molière ? La pièce, dont on ne comprend pas la succession des actes, se déroule dans le même décor de croisière, avec la mer sur fond d'écran, différemment agitée.

Harpagon est un amphitryon filmé en zoom déformant, qui exagère chaque syllabe, comme dans le fameux monologue de la cassette. Jean-Daniel Barbin en rajoute dans l'emphase et cela devient caricatural. Cléante, fils d'Harpagon en baskets blanches et pantalon étroit, semble sorti d'un biopic sur Yves St-Laurent. Les comédiens, pourtant avérés, ne convainquent pas.

Frosine, l'intrigante snob, joue les Marie-Chantal en lunettes noires et pantalon blanc. Marianne, la jeune fille sans dot que convoite le vieil Harpagon, est plantée là en robe de cocktail, sans aucune expression. Elise, fille d'Harpagon, se saisit d'une guitare et chante un air de Bob Dylan. Elle serait parfaite dans Roméo et Juliette... Quant à Anselme, il débarque d'un gros hélicoptère (mais on n'est pas au Vietnam !), en gros plan lui aussi sur l'écran, pour annoncer qu'il est le père naturel de Valère et de Marianne, ses deux enfants qu'il croyait noyés. Il a tout d'un baroudeur sorti de *Crocodile Dundee*.

Mais diable ! Comment peut-on interpréter Harpagon, radin au point que ses grands enfants manquent du plus élémentaire argent de poche, en yachtman, et lesdits rejetons en jeunesse dorée prête à sortir en boîte (chic) ? Et que dire du profond mal-être de cet avare qui, même dans l'interprétation outrée du grand comique Louis de Funès, laisse transparaître une angoisse fondamentale ? Et comment les enfants d'un pater familias autocrate, comme le dépeint Molière, peuvent-ils avoir l'air de jeunes gens d'aujourd'hui, libres et émancipés ? Tels qu'ils sont représentés, on les voit mal subir plus ou moins docilement les mariages arrangés (« Il faut qu'une fille obéisse à son père ») dont c'est la norme chez Molière et devoir ruser pour parvenir à leurs fins. Un contresens culturel flagrant.

Le public, lui, aime beaucoup et croit voir un « Molière dépoussiéré », comme je l'ai entendu dire à côté de moi. On peut donc y entendre un bon divertissement...

V. B.

L'Avare, de Molière

Coproduction
Compagnie Gianni
Schneider, Théâtre de
Carouge-Atelier de
Genève, Théâtre
Kléber-Méleau,

Théâtre de Carouge,
du 9 janvier au
1^{er} février

Théâtre Palace,
Bienne, 2 février

Théâtre Benno
Besson, Yverdon,
5 février

Théâtre Crochetan,
Monthey, 12 février

Un Bach incarné

Marc Leboucher,
Bach, texte inédit,
Paris, Gallimard 2013,
372 p.

C'est pour nous faire découvrir le visage d'un Jean-Sébastien Bach « dégraissé des images toutes faites et du coup plus incarné, plus ancré dans le monde de son temps, un homme qui n'est pas un créateur démiurge ou un dévot descendu du ciel », que l'auteur nous le présente. Et cela à travers son combat quotidien, dans les malheurs comme dans les joies, tout au long de la construction d'une œuvre unique : pèlerin de la cité des hommes, marchant vers la cité de Dieu. Marc Leboucher a choisi un cadre chronologique. Son style est alerte et vivant.

Dans le sillage de saint Augustin, Luther, pour qui chanter c'était prier deux fois, avait invité les chrétiens à prier dans la langue de tous les jours en chantant. C'est pourquoi chorals, cantates, motets, fugues, passacailles et passions accompagnaient la vie de Bach.

Bon élève, celui-ci manifeste des dons musicaux très précoces. Dans la famille, les soucis matériels sont grands, mais à quinze ans, grâce à sa belle voix, il obtient une bourse qui lui permet d'étudier dans une école de musique. Il découvre, émerveillé, la musique française... Marais, Lully, Delalande, Couperin. A Hambourg, la Venise du Nord, il entend de grands organistes qui le séduisent et il devient organiste, puis musicien de cour. Bach n'est pas noble, mais il sait s'adapter à une étiquette rigoureuse. Il devient, au cours des ans, le plus italien des musiciens allemands, car il admire Vivaldi, Albinoni, Corelli, Frescobaldi, Marcello, Bonporti, qu'il transcrita mais ne pla-

giera pas. Etre musicien de cour peut cependant réserver des surprises. Si vous déplaitez au seigneur, un seigneur ombrageux, vous pouvez vous faire emprisonner ! C'est ce qui arrive à Bach. Dans sa solitude forcée d'un mois, il a tout loisir de mesurer le prix de la désobéissance et de la liberté.

La vie de Bach se révèle riche en contrats et en deuils, tel celui de sa première épouse alors qu'il est en voyage. Jours de douleur où paix et soleil ne brillent pas... Il se remarie un an et demi plus tard, avec une chanteuse à la cour qui lui donne treize autres enfants. Puis ce sont de nombreux déménagements et des compositions extraordinaires. Un de ses fils devient claveciniste du roi de Prusse. Lui-même devient aveugle et meurt un an plus tard, laissant une épouse et quatre enfants encore mineurs qui vivront dans la pauvreté.

Bach est considéré comme un des plus grands musiciens de tous les temps. Sa musique a traversé les siècles. Le régime d'Hitler, aussi étonnant que cela puisse paraître, la mettra en avant (pour ménager l'opinion luthérienne ?) ; à la chute du communisme, devant le mur de Berlin, Rostropovitch jouera ses suites pour violoncelle ; Pablo Casals les interprètera aussi, en signe de liberté, face au régime franquiste ; et en pleine Révolution culturelle, la pianiste chinoise Zhu Xiao-mei jouera aussi du Bach.

Difficile donc d'échapper à la musique de Bach. « On n'en a jamais fini avec lui », disait Schumann.

Marie-Luce Dayer

Indicible

L'auteur constate que nous assistons à la perte d'une transmission qui permettait jusqu'ici de trouver place dans l'Histoire et le présent. Nous sommes en décadence, et la crise économique n'est que l'effet de celles morale, spirituelle et existentielle. Pour la première fois, la destruction totale de l'humanité par elle-même est devenue possible.

Comment en est-on arrivé à cet homme post-moderne, qui se donne à soi-même et par soi-même la loi ? L'incarnation a-t-elle encore quelque chose à nous dire et à nous donner à vivre ? C'est de cette question que le philosophe va partir, pour revisiter les écrits des évangélistes en recourant à la musique comme guide pour parler de l'existant incarné.

Ses notes sont impressionnantes : 520 ! Et dans sa bibliographie figurent de très nombreux auteurs. C'est donc un livre que l'on découvre et déguste lentement, pour laisser les mots, les images, les symboles, la musique aussi - cette musique qui agit gratuitement et transporte qui l'écoute - nous envelopper. Un long et beau voyage.

Toutes les religions connaissent une présence du divin en l'homme. Mais que celui que nous nommons Dieu se fasse homme est pur scandale, car la médiation n'est plus donnée par une loi, un texte, un Dieu Très-Haut : c'est l'homme lui-même qui devient cette médiation ... l'icône de Dieu.

La résurrection au quotidien est nouvelle naissance, et nous n'en finissons pas de naître si nous sommes vivants. L'Évangile est affirmation de la vie et appel à un réveil d'humanité. Et cet éveil, c'est le courage d'exister, le refus de se résigner et de se laisser engloutir par la tristesse. Si l'éthique obéit à une injonction, le don ne le fait pas. Il est absolument libre.

Au delà des certitudes en miettes, une question : « Suis-je aimé ? » Et de citer Kierkegaard, ce philosophe danois qu'il admire : ' « La foi est à chaque fois une rencontre privée entre l'existant et son Dieu. » Courageusement, l'auteur s'interroge sur ce qui menace l'existant aujourd'hui, et son interrogation est inquiète... Est-il en passe, cet existant, de devenir une abstraction, avec perte de la personne incarnée et oubli de la Parole qui nous relie ?

Avant d'aborder la musique, Michel Cornu se demande si seuls les interprètes et les musicologues peuvent en parler. Peu de philosophes ont osé le faire... peut-être parce qu'ils redoutent ce qu'on ne peut fixer, déterminer ou encadrer. Lui le fait, en touchant à une des qualités fondamentales de la musique : n'exister que dans la relation, qui est rencontre dans le respect de l'altérité. Car si la philosophie s'arrête là où le dicible trouve sa limite, la musique, elle, ouvre à une autre dimension. Et de nous entraîner à sa suite dans les sillons de Bach, Schubert, Schuman et Brahms.

Un beau voyage ! Un livre passionnant mais ardu, qui offre mille découvertes.

Marie-Luce Dayer

Michel Cornu,
Aux portes de l'indicible. Incarnation et musique, Lausanne, L'Âge d'homme 2013, 320 p.

1 • En 1972, Michel Cornu a publié une thèse de doctorat remarquée : *Kierkegaard et la communication de l'existence.* (n.d.l.r.)

■ Témoignages

Matthieu Dauchez
Le prodigieux mystère de la joie
 Perpignan, Artège 2014, 160 p.

La joie dans le cœur des enfants de la rue à Manille surprend par son intensité. Le Père Dauchez, 39 ans, originaire de Versailles, s'est mis au service du cardinal Sin, archevêque de Manille. Directeur d'une fondation qui accueille les enfants dans les rues grâce à divers foyers, il accompagne de nombreux jeunes en difficulté (voir son interview aux pp. 25-28 de ce numéro). Etonné de découvrir autour de lui tant de dynamisme et de sérénité malgré les souffrances physiques et affectives, il tente d'observer la source d'un tel comportement. Le lecteur chemine au travers des situations souvent dramatiques, et admire la grandeur d'âme, le sursaut positif de jeunes qui se relèvent, la tête haute, habités par une force intérieure rayonnante. La vraie joie, irradiant l'être, existe même chez les enfants, des « saints anonymes » qui parviennent à une union avec Jésus souffrant, au point de vivre un don d'eux-mêmes.

Le Père Dauchez raconte : « Darwin [1994-2012], atteint de myopathie, après sept années son corps s'affaiblit. Notre petit héros, qui ne parlait pas de son infirmité comme maladie mais la comprenait comme une mission, lui qui avait, dans son âme et dans son corps, une intimité avec le Crucifié que peu de grands priants connaissent... demande crayon et papier ; il écrit péniblement "Un immense merci" et "Je suis heureux". »

Les réflexions de l'auteur décrivent quatre niveaux de joie, en référence à divers auteurs et surtout à l'Évangile. Son petit traité de la joie se termine par le récit de *la joie parfaite* de St François d'Assise.

Willy Vogelsanger

Marie-Françoise Salamin
Bien avancer en âge
 Paris, Desclée de Brouwer 2014, 162 p.

Thérapeute, formatrice en communication, animatrice pastorale, l'auteure accompagne des personnes dans leur recherche de sens, en l'occurrence les plus âgées. C'est

dire que ce petit livre, né d'une grande expérience, ne propose pas de considérations théoriques d'ordre psychologique ou spirituel sur la vieillesse, mais toute une série de conseils réalistes, susceptibles d'aider les lecteurs à *bien avancer en âge*. Sept petits chapitres, de lecture agréable, prodiguent recettes, citations et témoignages bien concrets. Des contes ou de vraies histoires illustrent ou reprennent dans un autre registre ce qui a été dit. Sans être un grand traité sur le vieillissement, ce petit livre pourra aider ceux et celles qui se posent des questions pratiques et même spirituelles sur la manière la plus utile d'affronter la dernière ligne droite de leur vie. Il pourra aussi rendre de bons services à ceux qui accompagnent des personnes âgées.

Pierre Emonet

Nous, les poilus
Plus forte que l'acier.
Lettres des tranchées à Thérèse de Lisieux
 Paris, Cerf 2014, 208 p.

Ce recueil de lettres de soldats français, belges, anglais et même allemands est paru lors des commémorations du début de la Première Guerre mondiale. Les *poilus* apportent un éclairage inédit sur leur vie. Du fond de leurs tranchées, dans leurs campements, ils réfléchissent, écrivent, prient et se confient non pas à Jeanne d'Arc, la « sainte guerrière », mais à l'humble et merveilleuse petite Thérèse de Lisieux. « Oh ! je l'aime bien ma Protectrice, et je suis persuadé qu'elle ne m'abandonnera jamais », écrit un simple soldat.

Ces lettres adressées à la supérieure du Carmel décrivent le quotidien des soldats, les attaques, les avancées et les reculs de la ligne de front, la misère, et surtout cette foi immense d'hommes écrasés par la guerre, mais confiants, car sainte Thérèse est près d'eux.

Ce témoignage d'une piété populaire extraordinaire pourra peut-être paraître un peu démodé, mais il est vraiment poignant. Il nous renvoie à cette question : croyons-nous que prier, se confier à un saint nous rend « plus forts que l'acier » pour affronter notre violence de tous les jours ?

Françoise Berlier

■ Athéisme

Eric Vinson, Sophie Viguier-Vinson
Jurés le prophète

Mystique et politique d'un combattant républicain

Paris, Albin Michel 2014, 312 p.

Tout le monde croit connaître Jean Jaurès, icône républicaine, qui s'impose encore - cent ans après sa mort - comme le père du socialisme français, le fondateur de l'*Humanité*, l'historien de la Révolution française, l'inlassable combattant dreyfusard, le champion parlementaire de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le pacifiste assassiné à la veille de la Grande Guerre... Mais d'où lui venait ce souffle qui l'habitait, quel était le fondement de son humanisme et en quoi croyait-il ? Si on passe à côté de sa spiritualité, on ignorera les principes mêmes qui ont guidé son action.

C'est donc cette « spiritualité » que les auteurs ont cherché à dégager de son œuvre complexe, académique et militante, métaphysique et politique. Ils ont réussi à la décrire comme le moteur de l'action de Jaurès, suivie, avec verve et minutie, jusque dans les pages étonnantes qui retracent son idée - inspirée par la Suisse - d'une armée de milice et d'un peuple en armes capable de sauver la République.

Il leur a fallu prendre de la distance avec l'anticléricalisme militant de Jaurès, respecter, sans y adhérer, sa réduction de l'Incarnation à une présence - peu réelle - du Christ dans l'humanité en marche, et saluer son combat pour la justice et la paix comme fruit de la foi révolutionnaire en l'Esprit.

Si les auteurs ne craignent pas de présenter Jaurès comme le prophète d'une humanité « soulevée », ils ne craignent pas non plus d'écrire : « Il n'a pas vu que sa propre religion, toute spirituelle, restait bien abstraite ; qu'elle n'avait pas de corps et ne pourrait donc s'incarner dans la société ni s'y transmettre pour transformer celle-ci à long terme. » Est-ce à dire que la tâche glorieuse confiée alors au « socialisme » s'affaisse en un idéal de plus en plus éloigné des pratiques politiciennes ? Sans doute.

Philibert Secretan

Ronald Dworkin
Religion sans Dieu

Genève, Labor et Fides 2014, 124 p.

Que signifie « religion » dans ce libelle du philosophe américain ? Très exactement et exclusivement une adhésion à des valeurs qui ne procèdent ni d'un Décalogue ni simplement de l'expérience humaine codifiée à travers les âges ; des valeurs morales ou esthétiques qui n'ont ni origine divine ni origine humaine (psychologique ou sociologique) : simplement une réalité autonome, un « en soi » comme une *Idée* platonicienne. Ces valeurs, par ailleurs, forment un espace de convergences, alors que la prétention à la vérité (est-elle encore une valeur ?) suscite de profondes scissions. C'est ainsi que la beauté du monde peut frapper également le croyant ou l'athée, alors que (pour citer Pascal) : « Vérité en deçà, erreur au delà des Pyrénées » ; ou, en plus américain, créationnisme contre évolutionnisme en matière d'explication de l'origine du monde.

Je dirai que l'essence de ce petit livre - bien faible en comparaison d'autres titres de la collection Logos - est dans ce passage initial : « La part axiologique d'une religion ne dépend pas et ne peut pas dépendre de l'existence ou de l'histoire d'un dieu quelconque. » La religion selon Dworkin, en tant qu'adhésion vécue et responsable aux valeurs, permet de faire l'économie des religions instituées - de quoi voir abolies les guerres de religion. Et plutôt que de prôner les droits de l'exercice de tous les cultes, donc la liberté religieuse, il conviendrait de promouvoir l'indépendance éthique, c'est-à-dire la libre adhésion aux valeurs garantie par l'ordre politique général, donc par la démocratie.

On se croit revenu au XVIII^e siècle, aux aurores de l'Amérique archaïque, revisitée ici par un athéisme *soft*.

Philibert Secretan

■ Interreligieux

Shafique Keshavjee
La reine, le moine et le glouton*La grande fissure des fondations*

Paris, Seuil 2014, 368 p.

Dans son précédent roman, *Le roi, le sage et le bouffon*, l'auteur, pasteur et professeur de théologie à Genève, nous relatait un grand tournoi des religions, décrété par un roi imaginaire, dans lequel chaque protagoniste expliquait ses positions. Le cadre n'a pas changé.

La famille royale, c'est-à-dire chacun de nous, vit un quotidien qui lui pose toujours plus de questions. Le Roi décide alors de réunir, cette fois-ci, un professeur de philosophie, une scientifique athée, une enseignante de sagesse orientale et une mathématicienne croyante. Des grands thèmes sont abordés : la spiritualité, l'écologie, le sexe, l'argent, la mort, l'espérance. Chaque intervenant défend son point de vue, avec plus ou moins de conviction. Au lecteur de juger...

Françoise Berlier

Christophe Roucou, Tareq Oubrou
Le prêtre et l'imam

préface du cardinal Jean-Louis Tauran

entretien avec Antoine d'Abbundo

Montrouge, Bayard 2013, 190 p.

La présence d'une communauté musulmane en France, mais aussi en Suisse, est un fait incontournable. Chrétiens et musulmans doivent vivre ensemble. Pourtant la peur de l'islam est en augmentation chez les chrétiens et certains musulmans se radicalisent.

Forts de ces constatations, le Père Christophe Roucou, directeur du Service national pour les relations avec l'islam (SRI), et l'imam Tareq Oubrou, recteur de la Grande mosquée de Bordeaux, ont décidé de dialoguer à l'occasion d'un entretien avec Antoine d'Abbundo, rédacteur en chef du magazine *Pèlerin*.

Dialoguer, dit Tareq Oubrou, « c'est prendre le risque de relativiser ses convictions, de sortir de l'absolutisme et du confort qu'offre la cohérence de son propre système, le risque de se perdre au moins en partie

dans l'autre ». Les deux interviewés, sans concession l'un envers l'autre, n'évitent aucune question qui dérange ou qui choque, en commençant par la plus difficile : chrétiens et musulmans ont-ils le même Dieu ? Ils parlent de la laïcité, du mal et de la souffrance, du djihad, du vivre ensemble, des coutumes des uns et des autres, des frustrations...

Le livre se lit facilement. On y apprend beaucoup et on en ressort plus fort. Les différences ou les oppositions étant clairement posées, on peut imaginer un chemin pour vivre ensemble, même s'il est clair pour Christophe Roucou et pour Tareq Oubrou qu'il sera long et difficile. Je ne dirais donc pas comme le cardinal Jean-Louis Tauran : « Quand vous refermerez ce livre vous serez plus optimiste. »

Une certitude néanmoins : il faut à tout instant promouvoir le dialogue et la rencontre, et cela dès l'école. Et il faut aussi avoir à l'esprit que, concernant la Vérité, « qui aura tort qui aura raison ? Dieu seul le sait ». Cela rend plus humble et plus accueillant. Un regret néanmoins : ce qui est dit est tellement volontariste qu'il manque, pour moi, le souffle de l'Esprit. J'aurais aimé le sentir à un moment ou à un autre dans le livre.

Odile Tardieu

Gwenolé Jousset
Assise ou Lépante ?*Le défi de la rencontre*

Paris, Editions franciscaines 2014, 246 p.

Entre plaidoyer et témoignage, relecture de l'actualité et réflexions pastorales stimulantes, cet ouvrage nous balade littéralement d'idée en idée, de lieu en lieu, de personne en personne, frisant parfois la logorrhée sans dévier de son but principal : revenir sur le rapport de force, tant historique que sociétal, entre christianisme et islam.

Son auteur connaît bien et le monde musulman et la religion islamique. Il grappille anecdotes, articles de presse, faits divers et rencontres personnelles, pour éclairer différemment l'actualité de l'islam et du dialogue interreligieux en général, qu'il présente sous un angle plus complet, différent et souvent plus subtil (de par la pertinence des sujets traités) que les médias généralistes.

Deux parties traitent de manière complémentaire la dialectique problèmes-solutions qu'engendre le dialogue entre les deux religions : les obstacles à soulever (partie 1) et les étoiles brillantes au firmament du ministère de l'auteur franciscain (partie 2). Le ton est personnel et certains chapitres (douze en tout) des plus intéressants : *Ces mots qui font peur, Eglise de la gratuité*, pour n'en citer que deux et allécher le lecteur curieux d'ajouter à sa bibliothèque une approche presque intime et bien franciscaine dans ses élans pacifistes, voire irénistes.

Un leitmotiv jaillit à chaque page : c'est la rencontre, l'amitié et le partage avec des personnes de religion musulmane et/ou chrétienne, plus qu'avec un système ou un compte-rendu journalistique, qui enrichit le plus, en faisant amerrir sur l'océan houleux du dialogue islamo-catholique (Lépante : bataille navale de 1571 entre Ottomans et chrétiens), la nécessité pastorale incontournable aujourd'hui de l'interreligieux. Assise !

Thierry Schelling

■ Eglises

Bernard Sesboué

L'Eglise et les Eglises

La conversion catholique à l'œcuménisme
Paris, Médiaspaul 2013, 136 p.

C'est lors de sa nonciature à Sofia que le futur Jean XXIII avait été sensibilisé à la question de l'unité des Eglises qui, du côté catholique, n'était alors envisagée que comme un retour au bercail des dissidents. Une consultation des évêques révéla cependant que la majorité d'entre eux se prononçaient en faveur d'une ouverture œcuménique. C'est ce qui a pu faire écrire au Père Congar que « l'Eglise catholique s'est convertie à l'œcuménisme en quelques minutes, quelques heures au maximum ». Les invitations de Vatican II adressées aux Eglises chrétiennes furent acceptées. Les Eglises délèguèrent des observateurs qui, s'ils ne participaient pas aux débats, pouvaient émettre des avis dont il était tenu compte.

Cet excellent petit ouvrage, clair et accessible, passe en revue les questions qui furent abordées alors, dans un souci cons-

tant d'éviter un vocabulaire qui fâche : rapports entre l'écriture et la tradition, culte de la Vierge Marie, liberté religieuse, infaillibilité. La seconde partie est consacrée à l'étude du décret conciliaire *Unitatis redintegratio*, et la conclusion, enfin, aborde le bilan, 50 ans après, de la réception de Vatican II.

Pour l'auteur, les acquis sont indiscutables, mais le danger réside dans la satisfaction du statu quo qui pourrait occulter le chemin restant encore à parcourir.

Renée Thélin

Sous la direction de

Karine Crousaz et Daneila Solfaroli Camillocci

Pierre Viret et la diffusion de la Réforme

Pensée, action, contextes religieux
Lausanne, Antipodes 2014, 422 p.

Agissant à l'ombre de Guillaume Farel ou de Calvin à Genève, Pierre Viret (1511-1571) est surtout connu pour ses activités pastorales et ses prédications, bien que nous n'en ayons plus que quatre. Cet ouvrage, auquel ont contribué dix-huit spécialistes de Pierre Viret, apporte un éclairage différent et montre qu'il fut un grand propagateur de la Réforme et un véritable réformateur, avec une pensée propre. A noter que c'est aussi le premier réformateur suisse, puisqu'originaire d'Orbe.

Pierre Viret fut sensibilisé aux idées de Luther lors de ses études au collège Montaigu à Paris. Il commença son ministère à Orbe, puis dans les cantons de Vaud, de Genève (fief de Calvin) et enfin en France. Il terminera sa vie en Navarre, auprès de Jeanne d'Albret dont il était très apprécié. Les auteurs offrent des regards croisés sur les aspects littéraires, sociaux-culturels et historiques de son œuvre. Ils laissent une porte largement ouverte sur des études encore plus approfondies de ce personnage trop méconnu.

Les articles sont pour la plupart rédigés en français, et lorsqu'ils le sont dans leur langue originale, un résumé en français permet d'en comprendre l'essentiel. Le tout ne manque pas d'intérêt.

Françoise Giraud

Je suis chrétien

Je suis chrétien. C'est une identité parmi d'autres, je n'ai pas à en faire l'étalage, mais je sais la revendiquer quand il le faut. Je suis croyant - c'est-à-dire que j'essaie de croire - au milieu d'une foule d'amis, connaissances, cercles sociaux qui ne croient pas. Peu importe. Nous sommes bien ainsi. A dire vrai, je me sens souvent plus proche d'athées ou d'agnostiques qui doutent que de nombreux croyants ou religieux qui jugent.

Je suis chrétien. C'est une identité qui s'est construite, c'est un cheminement jamais fini, c'est un bâtiment toujours en travaux. Il y a dix ans, j'étais un athée farouche. Enfant, j'étais catholique par tradition. Aujourd'hui, je me sens proche des réformés libéraux. Après plusieurs années d'écoute, de recherches, d'études aussi, je sais que je peux me dire, et c'est un apaisement : oui, je suis chrétien. C'est une identité qu'on ne peut m'enlever. Jamais personne ne saura me dire ce que je dois ou non penser, ou non croire, ou non supporter, ou non faire pour me définir comme tel. Je n'accepte aucune leçon, aucun dogme, aucune vérité absolue. Moi et moi seul

peux construire mon identité chrétienne - en dialogues, en échanges, en apprentissages - et nourrir ainsi cette foi qui me tiraille et me comble. Chrétien et libre.

On dit que la religion ne doit pas succomber aux sirènes des modes. Qu'elle ne peut être un marché dans lequel on puise. Qu'être chrétien, c'est s'attacher à une foi précise mais aussi à une tradition, à des centaines d'années de réflexions et de doctrines complexes. Un tout à prendre ou à laisser. Je ne souscris pas à cette idée. Ou alors le tout doit être réduit à l'essentiel - à l'essence.

Je donne ici mon humble avis, qui n'engage que moi : se dire chrétien, se penser chrétien (au-delà de la « culture » chrétienne), c'est se référer au message de Jésus, à la Bible et au Nouveau Testament en particulier, en acceptant la multiplicité des interprétations qui en découlent. C'est aussi supposer l'existence d'une transcendance. C'est enfin tenter de suivre le seul commandement jamais délivré par Jésus : l'amour et rien d'autre. Tout le reste n'est que surplus à débattre, problèmes à discuter, idées à soumettre, oppositions à faire valoir. On est chrétien simplement parce que

l'on tente de se rapprocher du Jésus que les Evangiles nous proposent. Chacun à sa façon, chacun en retenant ce qui lui semble le plus pertinent pour lui-même, pour sa vie, pour ses proches et pour le monde ; en suivant certaines théologies plutôt que d'autres, en s'attachant à tel ou tel courant religieux, mystique, philosophique, en cheminant avec une communauté, un groupe, un compagnon ou seul. Le commandement d'amour pour les autres et pour Dieu : le seul qui compte. Ce commandement qui tient en une petite phrase, une vie ne suffit à en faire le tour.

Etre chrétien, se dire chrétien, ce n'est rien d'autre qu'un référent. Une simple base. Une fois pensé, une fois accepté, tout reste à faire. Mettre en pratique sa foi, la mettre en confrontation, lui faire prendre des risques. Douter beaucoup. C'est une montagne qu'on gravit sans jamais parvenir au sommet. Et cette tentation que fait germer toute religion de se donner le droit de désigner les « bons » croyants et de rejeter les autres constitue pour moi ce qu'il y a de plus dangereux et de plus contraire au sens profond de la foi.

Dans l'idée que je m'en fais, Dieu se moque bien de savoir qui est chrétien ou se déclare comme tel. Il n'a cure des petites querelles de chapelles et des dogmes. « Chrétien », « musulman », « hindou », « athée », « trinité », « miracles », tout cela - s'il agit comme je l'espère - ne l'intéresse absolument pas. Courant qui n'abandonne jamais et qui tente de toujours pousser la vie vers l'amour et le bien. C'est tout ce qui lui importe. Ce Dieu que j'espère agit indistinctement sur l'adulte, l'enfant, le pinson, l'amibe, le sapin, la groseille ; il opère selon les capacités de chacun, sans aucune distinction. L'effort qu'il poursuit est universel.

Jésus en est l'exemple parfait. Dieu a agi sur lui comme sur très peu d'êtres. Je m'y réfère, je célèbre la beauté de son existence, je cherche à trouver dans Dieu tout l'amour qui me manque. Et pour cela je suis chrétien.

Matthieu Mégevand





Association Romande Akouo

« Tu ne m'écoutes pas ! Personne ne m'écoute ! »

Aimeriez-vous apprendre à écouter

ou désirez-vous améliorer votre capacité d'écoute ?

Nous proposons des formations à une écoute active spécifique :

« L'ÉCOUTE CENTRÉE SUR LA PERSONNE ET SES ÉTATS DU MOI »

Nos prochaines formations en trois journées (de 9h30 à 16h45) :

Lausanne, les vendredis 6, 13 et 20 février 2015

Fribourg, les samedis 28 février, 14 et 28 mars 2015

Genève, les mercredis 4, 11 et 18 mars 2015

Neuchâtel, les mercredis 22 et 29 avril, et 6 mai 2015

« L'ÉCOUTE AVEC INTÉGRATION DE LA DIMENSION SPIRITUELLE »

Parcours d'apprentissage (de 9h à 12h)

Genève, les samedis 21 et 28 février, 14 et 28 mars, 18 et 25 avril, 9 mai 2015

Formation « RE-SOURCES »

Genève, les jeudis 5 et 19 février, 5, 19 et 26 mars, 16 et 30 avril (de 13h30 à 16h30)

Formation « ÉCOUTE ET CONFLIT »

Fribourg, les samedi et dimanche 30 et 31 mai 2015

Renseignements : ☎ ++41 77 441 39 90 ou www.akouo.ch

(Prix pour une formation de 20 heures : CHF 350.- / en 3 journées : CHF 400.-)